

La guerre en Tunisie

A Battria, les bruits de la « drôle de guerre » arrivent avec un peu de décalage, et comme tous les Français, les Bach sont inquiets, d'autant plus que Maurice a été mobilisé et se trouve sur le front de l'Est. A la nouvelle de l'Armistice, c'est d'abord un « ouf » de soulagement que pousse la famille : « Maurice va être démobilisé ». Il épouse Marcelle Long et le jeune couple s'installe à Battria. Gabriel, le père de Jean, comme tous les soldats revenus de la « Grande guerre », est un admirateur inconditionnel de Pétain. Il croit en lui et en son pouvoir de sortir la France de ce sale pétrin. Barrée d'un ruban tricolore, la photo de Philippe Pétain trône sur le buffet de la salle à manger à Battria. Les garçons, Jean et Joseph, sont plus septiques. Jean se souvient, avec un peu d'effroi, de l'aigle nazi se dressant fièrement sur le pavillon allemand et narguant toutes les nations présentes à l'Exposition internationale de 1937. Il sent qu'Hitler ne s'arrêtera pas à la ligne de démarcation. Avec Thérèse il écoute régulièrement la radio et tous deux s'inquiètent pour leurs familles en France. Le courrier arrive difficilement et, bien sûr, il n'est plus question pour Jeannine de rentrer en France. Agés, les parents de Thérèse n'ont pas quitté La Haye, mais Suzanne, sa sœur est partie sur les routes de l'exode avec toute sa famille. Après quelques semaines, tout le monde a regagné son village et tout le monde a subi les durs moments de l'occupation allemande. En 1941, les Japonais, alliés d'Hitler, attaquent la base américaine de Pearl Harbor. Les Etats Unis entrent en guerre. Désormais la guerre fait rage en Europe, dans le Pacifique et en Afrique car les allemands et leurs alliés italiens, occupent l'Egypte et la Lybie. L'Afrique du Nord, elle, est sous le contrôle de la France de Vichy. Jusqu'en automne 1942, Jean, comme tous les Français de Tunisie, ne voit pas de changements majeurs dans sa vie si ce n'est un sentiment de peur du futur qui bloque les projets et laisse planer un sentiment d'angoisse. Les nouvelles sont rares, souvent mensongères car, Radio France, qui émet d'Alger est aux ordres de Vichy, tout comme les journaux. Les prix augmentent, les récoltes se vendent mal...C'est la guerre.



1940 : Lucette



1941 : Lucette sur le cheval Cumingan, Thérèse et Robert

Le 8 novembre 1942, les Alliés débarquent au Maroc et en Algérie. Ils reprennent le contrôle des radios qui émettent vers la Tunisie, et enfin, Jean et Thérèse ont des nouvelles de la France, de vraies nouvelles. Ils sont atterrés par la situation. Le 10 novembre, les premiers avions allemands atterrissent à Tunis. L'Allemagne occupe aussi la zone libre en France. Dès lors, en Tunisie, c'est, quotidiennement, 750 soldats ennemis qui débarquent par air et 1900 par mer.



Jeune soldat allemand parachuté en Tunisie (1942)



1942 : Parachutistes italiens largués sur Tunis

L'armée française de Tunisie qui, sur ordre de Vichy, n'a pas vraiment résisté à l'invasion allemande et italienne, s'est repliée vers l'ouest, laissant le champ libre aux armées de l'Axe qui occupent rapidement les régions côtières de l'Est, du Nord puis du Sud tunisien.

Depuis longtemps déjà, Jean a fait son choix : Son cœur bat pour la France-Libre et pour De Gaulle, mais il est obligé de faire contre fortune bon cœur. Dès le début de l'hiver, des bataillons italiens s'installent dans la propriété et dans les alentours. A choisir, Jean préfère les Italiens aux Allemands car ils sont correctes et ne font pas régner la terreur. Le travail continue à la ferme, mais il faut se méfier des soldats italiens qui, peu motivés et mal nourris, ont tendance à voler.

Un commandant a installé son camion-caravane derrière la maison, et Jean, qui s'exprime correctement en italien, n'hésite pas à faire appel à lui en cas de conflit. En Algérie, les Alliés avancent à marche forcée vers la frontière tunisienne. Entre le 17 novembre 1942 et le 12 mai 1943, les forces alliées et les forces allemandes et italiennes se livrent une guerre sans merci. Sur terre, les Allemands et les Italiens sont chez eux, et les petites routes entre Tunis, Zaghuan et la mer sont sillonnées de camions, de chars et de matériel de guerre de toutes sortes. Le ciel quant à lui, de jour comme de nuit, est le théâtre de violents combats.



Artillerie lourde allemande en position de tir offensive dans la région de Zaghuan(1943)

Sur la colline, derrière la maison, une batterie de canons s'est installée dans une ancienne carrière. Les obus passent en sifflant au-dessus de la ferme. Heureusement, c'est l'hiver, et il n'y a pas trop de travail à faire dans les champs, si ce n'est le ramassage des olives et leur transport à l'huilerie. En effet, il est toujours dangereux de s'aventurer les routes par les temps qui courent. Jean a fait creuser une tranchée en face de la maison et toute la famille s'y réfugie en cas de bombardements. Il se fait du souci pour Thérèse qui est enceinte. Elle est en bonne santé mais deux inquiétudes la rongent : Les bombardements et le manque de nouvelles de sa famille en France.



Soldats américains à la frontière algérienne



Soldats anglais à Kasserine dans le sud tunisien

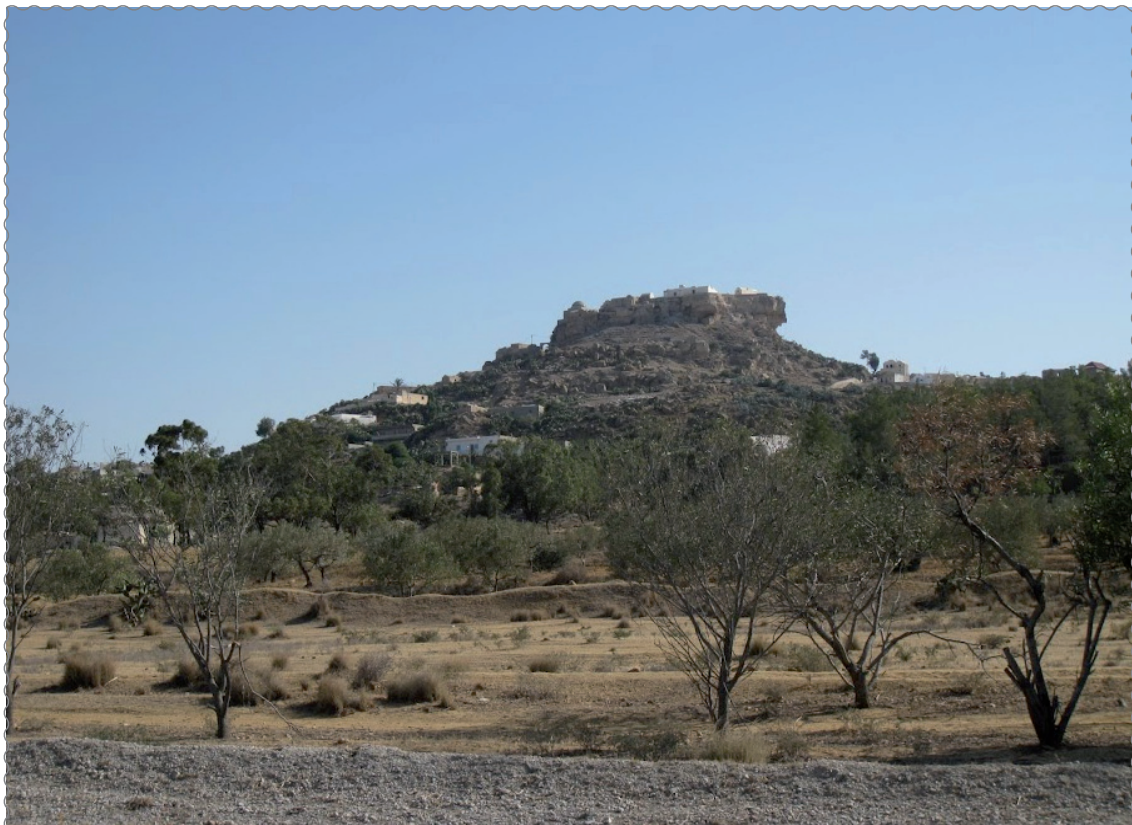
Après des combats acharnés, les Alliés prennent Tunis et Bizerte le 7 mai 1943 et 6 jours plus tard c'est la défaite totale de l'Axe avec la reddition de 275.000 combattants. L'Afrique du Nord est totalement libérée le 12 mai 1943. Les Alliés vont consacrer tous leurs efforts maintenant à l'invasion de la Sicile puis de l'Italie.



Tirailleurs marocains à Pont du Fash (mai 1943)



7 mai 1943 : Les alliés entrent dans Tunis



A Takrouna c'est passé la dernière bataille entre les troupes de Romel et italiennes en retraite

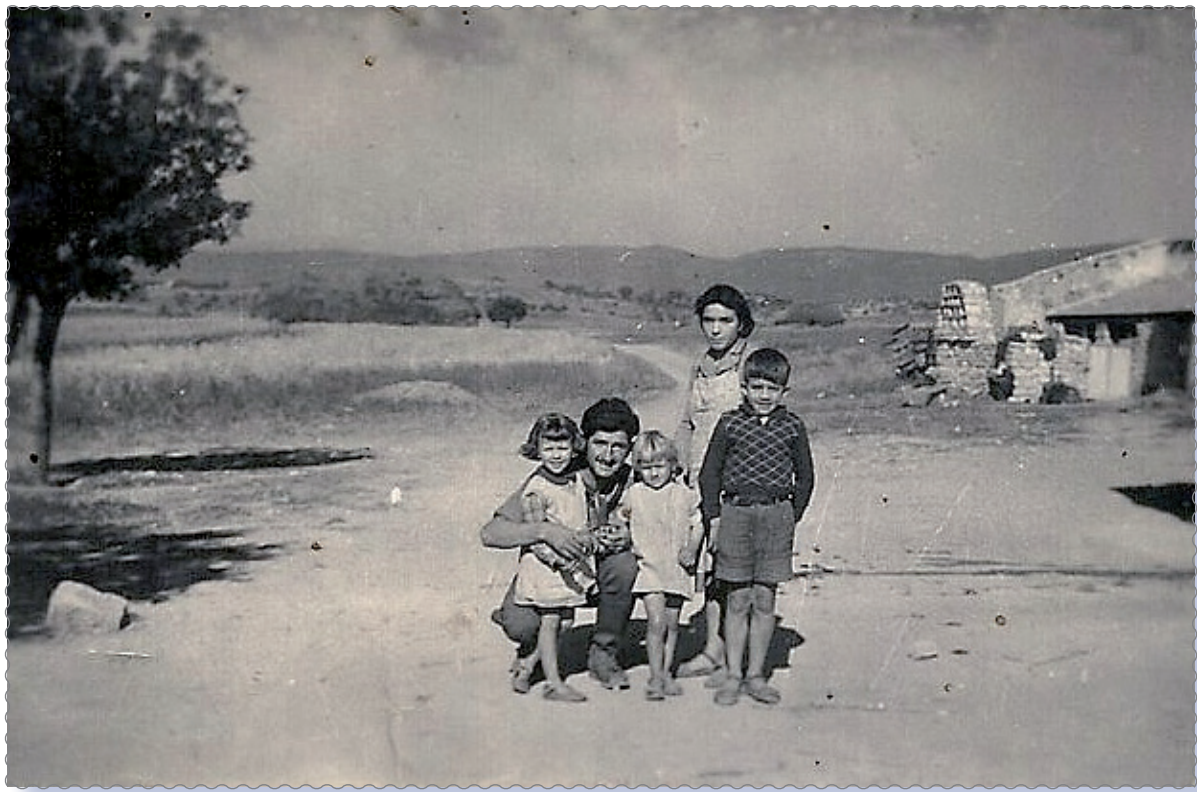
Les Forces françaises libres paient un lourd tribut dans cette bataille

(Takrouna se trouve à 20 km de Battria)



1941 : Enfants Bach Royer

Robert, Lucette, Michel, André, Pierrot, Bernard



12 mai 1943 aux Frênes - Lucette a 5 ans, la Tunisie est libérée
(Lucette, un ami, Robert, Jeannine et André)

Pour les habitants de Tunisie le cauchemar est terminé mais c'est la mobilisation générale pour tous les jeunes français . Le travail peut reprendre à la ferme et c'est en toute sérénité, en toute sécurité, que le 6 juillet 1943, par un siroco épouvantable, Thérèse met au monde un superbe et solide garçon : Gérard.

Les Italiens ont quitté la région en toute hâte, laissant derrière eux matériel divers, armes, équipements et objets divers et variés volés sans doute lors de leurs campagnes d'Egypte et de Lybie. Tous les matins, Jean, tel un chasseur d'épaves, part explorer les camps abandonnés. C'est l'époque de « la récupération », dans toute la Tunisie d'après guerre.. Il rentre à la maison avec des trésors et les enfants attendent son retour avec impatience. Dans sa récolte il y a des armes qu'il range immédiatement, de la vaisselle pour Thérèse et des bibelots. Un jour, il revient avec une superbe maquette de voilier. Les enfants n'ont jamais rien vu d'aussi beau ! C'est Noël avant l'heure.

Dés le mois de juillet, les autorités proposent aux colons, la possibilité d'avoir des prisonniers italiens comme ouvriers agricoles. A Battria il y en a quatre. Ce sont de braves types qui, sans regret, préfèrent la ferme à la prison. Ils travaillent sans rechigner et font en plus des petits travaux pour la famille. L'un est sculpteur dans la civil et avec l'aluminium et le cuivre des objets abandonnés par les armées vaincues, il fabrique toutes sortes de sculptures, de vaisselle rustique et divers objets qu'il offre à la famille. Un autre, fabrique des sandales pour les enfants avec des pneus et des lanières de cuir. Ils logent dans la petite maison à côté de l'épicerie et les enfants leur rendent souvent visite. Ils ont eux-mêmes des enfants, là-bas en Italie, et sont ravis de jouer avec eux. Jean n'a pas de problème de langue dans le travail et Jeanne est heureuse de retrouver son italien natal pour des discussions plus approfondies. Des liens d'amitié se nouent et perdureront par courrier échangé, après leur retour en Italie à la fin de la guerre.



1943 : Prisonniers italiens à Battria

Il n'y a pas eu d'école pendant la guerre et André est en âge d'y aller. Jean connaît une brave dame italienne, Madame Falco, qui habite Enfidaville, et qui accepte de le prendre en pension avec un petit voisin René Lauly. Les deux enfants vont à l'école communale jusqu'à ce que le pensionnat de Zaghouan, fermé pendant la guerre, ouvre à nouveau ses portes.

En 1945, c'est Lucette qui rejoint la pension et Robert, une année plus tard. La pension coûte cher, mais Jean a réussi à obtenir des bourses pour ses trois enfants. La guerre a empêché Jeannine de rentrer en France, et elle est une seconde maman pour les enfants.



Bou-Ficha 1944 : Micheline Bach (une cousine), Lucette, Gérard, Robert et Michel Royer

*De 1945
à 1961*



1945 : Robert, Lucette, Gérard et André



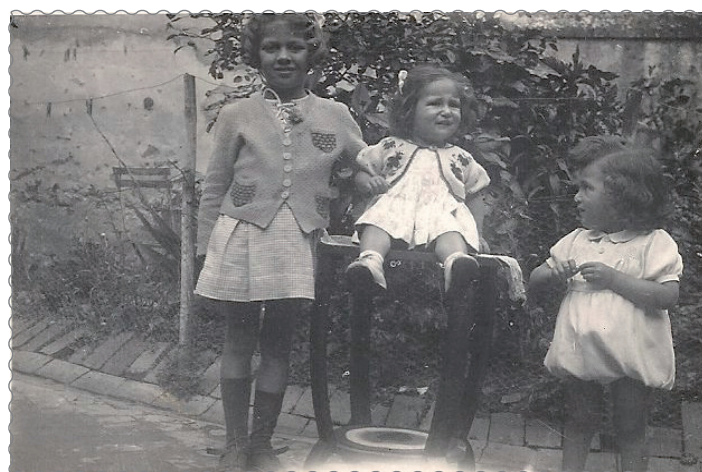
1945 : Gabriel et Jeanne avec leurs petits enfants.

Simone et Danielle Bach, Gérard.

Pierre et Michel Royer, André, Lucette, Robert et Bernard Royer

Cette année là, après la Libération en France, le courrier reprend enfin, presque normalement, entre la métropole et la Tunisie. Par une lettre acheminée par la Croix rouge, Thérèse, effondrée, apprend le décès de ses parents. Son père est mort le 29 janvier 1942 et sa mère le 1^{er} mai 1944. Jean console Thérèse mais on ne dit rien aux enfants car « ils sont trop jeunes ». Un des premiers souvenirs de Lucette, pourtant, est celui de voir sa mère pleurer dans les bras de son père. Elle n'a jamais vu son père prendre sa mère dans ses bras, et elle n'a jamais vu sa mère pleurer. Elle se souvient aussi d'une promenade en famille dans les champs. Sa petite main, dans la grande main de son père, elle boit ses paroles. Il lui montre le paysage, en face, sur la colline. Trois champs se côtoient : un bleu, un blanc et un rouge. « Tu vois, lui dit-il, c'est le drapeau français ». Elle se souvient du lieu précis, du temps qu'il faisait et même de la jupe plissée qu'elle portait. Elle avait quatre ou cinq ans. Aujourd'hui, à 73 ans, et parce qu'elle écrit cette histoire, elle « sent » encore sa main dans la main de son papa et elle entend sa voix. Elle se souvient aussi d'un temps heureux où elle a eu son papa pour elle toute seule. Il est toujours très occupé et toujours dehors. Les garçons l'accompagnent souvent mais la fille, elle, reste à la maison et trouve cela très injuste. Un jour, en démontant un pneu de tracteur, la clé a cédé, et Jean qui était agenouillé est tombé de tout son poids sur sa jambe repliée. Fracture, plâtre et immobilisation totale. Jean est comme un lion en cage. Thérèse a alors une idée lumineuse : « Fais donc de la pâtisserie avec ta fille ». Jean, le gourmand, trouve l'idée intéressante et Lucette est ravie. Pendant un mois, ils font tous les deux, presque journalièrement, de magnifiques gâteaux. L'image est restée gravée dans sa mémoire de la petite fille. Jean est assis au bout de la table de la cuisine et il lit la recette (Lucette ne sait pas encore lire). Elle obéit à ses ordres et elle touille. C'est une même fierté qui unit le père et la fille quand le magnifique gâteau sort du four. Jean, l'impatient, le toujours pressé, le grognon, s'est pris au jeu, et pendant un mois, il a été le papa le plus attentif et le plus patient du monde.

En 1946, la récolte a été bonne et Jean décide d'emmener toute sa petite famille en France. C'est la grande expédition. Les enfants sont excités comme des puces. Pour eux, c'est l'aventure avec un grand A : La traversée de 24 heures en bateau, deux ou trois jours chez les cousins de Marseille puis la route vers la Normandie à travers une France dévastée par la guerre. Entassés à sept personnes dans la Juva quatre Renault familiale, les enfants ébahis découvrent cette France dont on leur a tant parlé. Tout leur semble plus extraordinaire que ce qu'ils avaient imaginé ou vu dans leurs livres d'école : Les grandes villes, les petits villages, les vastes forêts, les arbres bordant les routes, les montagnes et le Rhône si large qu'on traverse sur un bac car les ponts, détruits par la guerre n'ont pas été reconstruits. Ils ne connaissent que les montagnes et les collines couvertes de maquis, les oueds presque toujours à sec, les fermes isolées et les petits villages tunisiens aux maisons blanches avec parfois une église et des ruines romaines. Ils sont aussi très impressionnés par les grandes cathédrales et les châteaux.



1946 : Lucette, Danielle et Jean-Pierre Lainé

A St Lubin des Joncherets, Suzanne, la sœur de Thérèse s'est organisée pour les recevoir. Les tickets d'alimentation étant toujours en vigueur, elle a pu s'en procurer pour six personnes de plus. Jeannine est restée chez ses parents à La Haye. Jean s'entend bien avec son beau-frère, Thérèse est heureuse d'être avec sa sœur et les enfants sont ravis. Un dimanche, Jean, Thérèse, Jeannine, Suzanne et Robert partent visiter les plages du débarquement en Normandie. Les plages n'ont pas encore été nettoyées et Jean imagine très bien quelle fut l'horreur des combats.

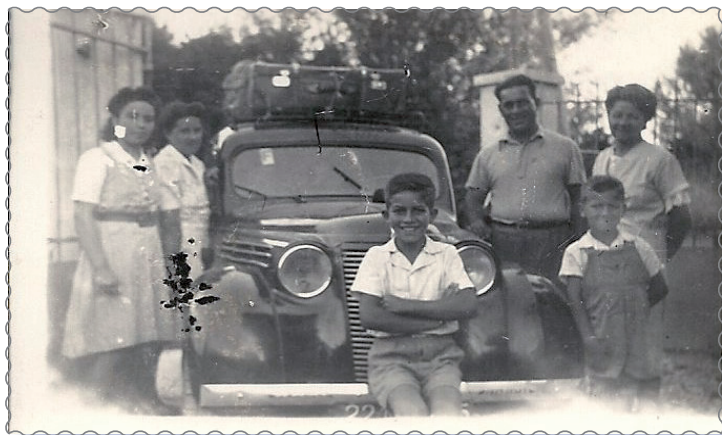


1946 : St Lô dans la Manche

Robert Lainé, Jeannine, Suzanne Lainé, Thérèse et Jean

Mais la guerre est finie, ils sont tous réunis, il fait beau et Jean, ébahi, découvre à Omaha Beach, que la mer est partie au loin avec la marée. A Bou-Ficha, la mer reste toujours à sa place.

Mais les vacances passent trop vite et il faut songer au retour. Après un détour par le Lot, ils regagnent Marseille. Au sortir de la guerre, les problèmes sociaux se sont accumulés et brusquement la France se trouve paralysée par une grève générale. Plus aucun bateau ne quitte le port de Marseille et la famille se trouve bloquée. Henri et Lucie Berny, les cousins de Thérèse, habitent Orange où ils exploitent une petite fabrique de balais. Ils les accueillent gentiment durant le mois que durent les grèves. Les enfants sont contents de cette prolongation forcée des vacances mais Jean est inquiet car le budget prévu pour le séjour est largement dépassé. Pour remercier Henri et Lucie de leur chaleureux accueil, Jean et Thérèse les aident de leur mieux. Thérèse s'occupe de la maison avec Jeannine qui a décidé de rentrer en Tunisie avec la famille et Jean s'initie à la fabrication des balais.



Orange 1946 : La famille autour de la Juva 4
Jeannine, Thérèse, André, Robert, Jean et Lucie Berny

Enfin, début octobre les grèves cessent et les bateaux naviguent à nouveau. C'est le retour à Battria pour Jean, Thérèse, Jeannine et Gérard. Quant à André, Lucette et Robert c'est comme toujours la pension qui les attend.



1947 : En avril à Bou-Ficha

Entre 1946 et 1955, Jean vit sa vie de colon, d'époux, de père et de fils. Il travaille dur sur la ferme familiale et la cohabitation avec sa sœur Marie n'est pas toujours évidente. En 1948 Jean et Thérèse accueillent chez eux un petit bébé fragile. Elle s'appelle Marie-Thérèse. Elle est la fille de Louis Polge l'ami de toujours. Sa femme étant gravement malade, il demande à Jean et Thérèse de la prendre en charge. C'est un amour de bébé et elle partagera la vie de la famille pendant deux ans.



Marie-Thérèse sur les genoux de Thérèse

Les enfants grandissent et travaillent bien à l'école. André et Robert sont au lycée technique Emile Loubet et Lucette à l'Ecole Normale de Tunis. Gérard lui est encore en pension à Zaghouan. Jeannine épouse un voisin, Louis Mérat, en 1954. Le père de Jean a acheté une ferme mitoyenne à Battria, la ferme Ferrand et en 1954 il fait donation de cette ferme par moitié à son fils Jean et à sa fille Marie à charge pour eux d'acquitter conjointement et solidairement entre eux le montant de la dette de 13 millions de francs. Jean a 46 ans, depuis 1922 il travaille sur la ferme familiale et le voilà maintenant « à moitié » propriétaire, mais propriétaire tout de même. Gabriel fait cette opération pour mettre Marie à l'abri. Jean ne va pas tarder à s'en apercevoir, car lorsque elle et ses fils, par une mauvaise gestion, n'arrivent pas à payer leur moitié de remboursement, Jean est obligé de payer pour eux.

La famille, en France, vient quelquefois rendre visite aux « Africains » : Marcel Lainé découvre la Tunisie en 1947. Il revient ensuite en 1953 avec son épouse Odette et André et Suzanne Lesprillier les parents de Jeannine. En 1954 Bernard et Jeannine Lainé font le voyage pour le mariage de Jeannine. En 1959, pour le mariage d'André, ils reviennent avec leurs enfants Danielle et Jean-François et Nicole Morel. Pierrot et Denise Carnus sont là aussi avec leurs enfants Robert et Yves. Jean est ravi de faire découvrir la Tunisie et il adore avoir plein de monde à la maison. Ils les amènent visiter Tunis et ses souks, Carthage, sa cathédrale et ses célèbres ruines, Sidi Bou Saïd et ses maisons bleues, Le Bardo et son célèbre musée archéologique, Zaghouan et son Temple des Eaux romain, Tuburbo Majus magnifique cité romaine, Kairouan et sa Grande Mosquée, El Djem et son magnifique Colisée romain, Sfax, son port et ses bateaux chargés de phosphate, d'huile d'olive et d'amandes. Hammamet et son golfe bleu, Nabeul et ses potiers traditionnels. Tout le monde se régale aussi de l'immense plage déserte de Bou Fichta ou des petites criques rocheuses d'Ergla propices à la pêche sous-marine.



Sidi Bou Saïd de nos jours



Ruines de Tuburbo Majus



Amphithéâtre d'El Jem



*Carthage
La cathédrale St Louis et les ruines romaines*



Le musée du Bardo(ancien palais beylical)



La grande mosquée de Kairouan



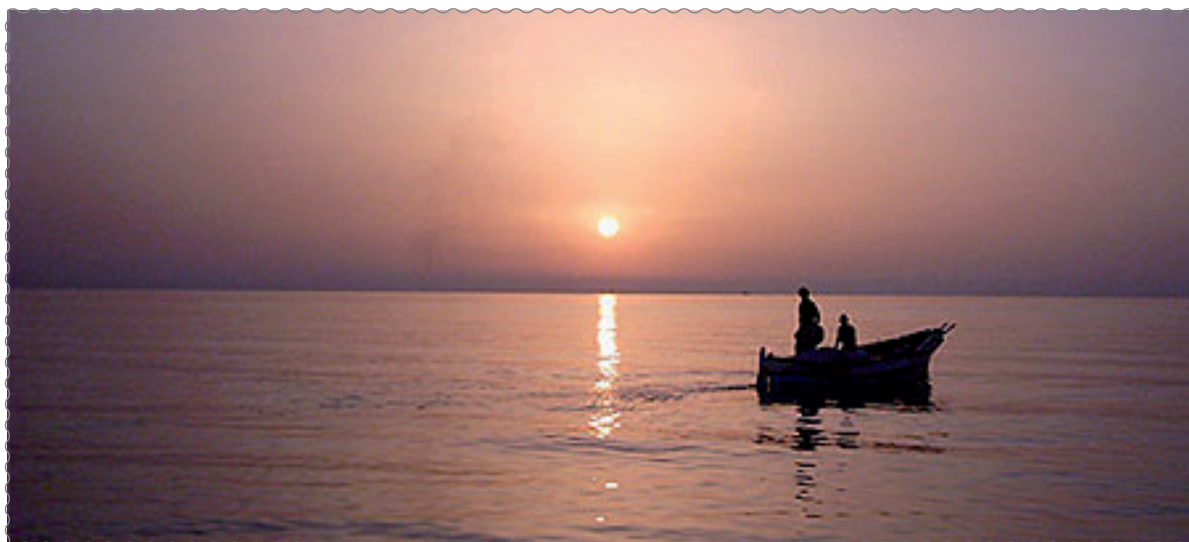
Zaghouan
Le djebel et le Temple des eaux



Zaghouan : L'église et la mosquée



Nabeul et ses potiers, Tunis et ses souks



Coucher de soleil sur le golfe d'Hammamet



Ergla

Les revendications d'indépendance proférées par certains leaders tunisiens n'inquiètent pas trop la famille Bach . Ils sont officiellement chez eux, sur leurs terres, en Tunisie. Un Tunisien propose à Gabriel de lui acheter sa propriété. Il propose de payer comptant et pose une liasse de billets sur la table. Jean assiste à l'entretien, et approuve son père qui refuse poliment. Cette terre reviendra à ses enfants et petits enfants, et c'est sans appel.

Le 26 avril 1955, Jean et Marie sont à Tunis pour affaire. Gabriel tombe foudroyé par une attaque cérébrale. Gabriel était le fondateur et le pilier de Battria. Bien que retraité et malade il continuait à donner directives et conseils. Jean effondré réalise brusquement qu'il est orphelin.

Les trois garçons de Marie grandissent et les études ne les passionnant pas, ils ambitionnent de diriger l'exploitation. Naturellement, ils n'en font qu'à leur tête sans se soucier de Jean, qui lui, possède une grande expérience. Les conflits sont journaliers. Pour régler le problème Jean et Marie décident de partager la propriété en deux. Les Royer feront ce qu'ils veulent sur leurs parcelles et Jean sera autonome sur les siennes. Le matériel agricole reste en commun et cela provoquera encore bien des tensions.

Aux Frênes, deux familles d'ouvriers secondent Jean. Il s'entend bien avec Houssine et Habib, des hommes travailleurs, jeunes, vigoureux et intelligents. Il leur apprend à conduire les machines agricoles et leur inculque quelques notions de mécanique et d'agriculture. Fatma, La femme d'Houssine vient faire la lessive de la famille. Lorsque Fatma est sur le point d'accoucher ou malade c'est Hani, la femme d'Habib qui la remplace. Ces familles vivent derrière la maison dans un habitat traditionnel : le gourbi. Jean et Thérèse ont d'excellentes relations avec ces gens simples et fidèles.

Puis l'Histoire avec un grand H, s'invite à nouveau dans la vie des Bach. Après des violences de part et d'autres, des attentats, des crimes, des manifestations françaises et tunisiennes, le gouvernement français de Pierre Mendès-France, accorde l'indépendance à la Tunisie en Mars 1956. L'avocat Habib Bourguiba, l'opposant de la première heure est élu Président de la République Tunisienne. L'administration française laisse la place à une administration tunisienne. L'armée française quitte le pays mais conserve le port de Bizerte, point stratégique en Méditerranée. Bourguiba promet de ne pas spolier les colons français. Jean y croit et il garde espoir. Il a toujours vécu avec des Tunisiens et même s'il pense que se sera plus difficile pour les colons français, il se dit que ça vaut le coup d'essayer. Et puis que faire d'autres ? Les terres sont invendables et Jean n' imagine pas vivre ailleurs.

André est à l'Ecole d'Air France à Massy, près de Paris. Il rentre ensuite à Tunis dans la compagnie Tunis-Air comme mécanicien. Robert a quitté le lycée et travaille à la ferme avec le frère de Jeannine, Robert. Tout est calme et la vie s'organise assez facilement pour ces Français qui se retrouvent tout à coup en pays étranger sur une terre qu'ils pensaient être française puisqu' elle était celle de leur naissance et de leur vie.



1956 : Lucette devant la maison



1958 : Nicole 1^{ère} « petite fille »



**1959 : Départ pour la plage
Nicole Morel, Danièle Lainé,
Jeannine Lainé,**

*Lucette, Robert Carnus, André et Dédée
Yves Carnus, JF Lainé, Jacqueline Truffet
Houssine sur la remorque*

Lucette passe ses deux parties de Bac avec succès mais avec une particularité un peu singulière : En 1957, le gouvernement tunisien institue un bac tunisien qui se déroule une semaine avant le bac français. Lucette passe les deux épreuves et se trouve ainsi titulaire de deux bacs, un français et un tunisien . Juste après les examens, les tunisiens ferment l'Ecole Normale aux Français et Lucette part en France pour faire sa quatrième année à Alençon dans l'Orne.

En 1959, André épouse Andrée Truffet et ils s'installent à Tunis.

En 1960, Jean , Thérèse et Gérard partent en France pour assister au mariage de Lucette. Elle épouse Michel Morel à Dreux où elle a un poste d'institutrice. Robert est militaire à Bizerte. La guerre gronde en Algérie. Le Maroc, lui, a retrouvé son indépendance quelques semaines avant la Tunisie en 1956.

Jean a vécu des moments d'angoisse avant l'indépendance : Maison et volets fermés à double tours dès 18 heures, fabrication intensive de cartouches pour avoir des munitions en cas d'attaque et travaux agricoles effectués dans l'angoisse d'une agression avec le fusil de chasse à portée de main. Une fois la Tunisie redevenue tunisienne, tout le monde a dû rendre les armes et les munitions récupérées après la guerre. Maintenant tout semble calmé et les terres agricoles tunisiennes ou françaises ont besoin d'être travaillées en se moquant bien des régimes politiques en place. Jean continue donc son métier de paysans, il n'est plus un colon, mais un agriculteur français en Tunisie



1960 : Thierry, 1^{er} petit fils



1961 : Eric est là

En juillet 1961, Lucette et Michel arrivent en vacances pour tout le mois de Juillet. Ils ont amené avec eux Nicole Mérat âgée de 6 ans, la fille de Jeannine. Son petit frère Gilbert est à Battria depuis quelques mois car Thérèse , pour soulager Jeannine qui a eu trois bébés en trois ans, l'a ramené de France. Tous les quatre regagneront Dreux à la fin Juillet. Lucette attend un bébé pour septembre et elle se porte à merveille. Jean adore son gendre et veut lui faire découvrir ce pays qui les a vus naître lui et Lucette.

Tout semble paisible et toute la famille goûte un bonheur tout simple, celui d'être ensemble. Pourtant, la politique se moque bien des moments de bonheur et de joie de pauvres quidams sans importance, surtout s'ils n'ont pas un poids économique, politique et encore moins militaire.



1961 : Jean passe son dernier été à Battria

En ce mois de juillet 1961, Bourguiba exige la restitution de Bizerte. La France refuse. Pour obliger l'armée française à quitter Bizerte, l'armée tunisienne recrute près de 6000 jeunes, souvent pauvres, illettrés et sans aucune formation militaire . Le Général De Gaulle ne cède pas et c'est la guerre. Après trois jours de combats, l'armée française obtient une victoire facile. L'armée tunisienne est anéantie. La radio d'état diffuse à longueur de journée des communiqués relatant les exactions des militaires français à Bizerte. Jean et Thérèse sortent peu car , sur les routes, de nombreux barrages policiers contrôlent et fouille tous les véhicules, surtout ceux des Français. Michel ne visitera pas la Tunisie. C'est trop dangereux en ce moment. Avant la bataille de Bizerte, Jean avait quand même décidé qu'ils iraient passer quelques jours à la plage de Bou-Ficha. Après la première nuit sous la tente, les gendarmes leurs conseillent de rentrer chez eux car ils ne peuvent assurer leur sécurité. Michel ne passera pas des vacances sur la plage de Bou-Ficha, ces merveilleuses vacances dont Lucette lui a tant parlé. A la ferme, Jean est inquiet. Ses ouvriers lui ont demandé d'être très vigilant car des bruits d'attaque de fermes courent dans le pays. Jean prévient Michel mais ne dit rien à Lucette qu'il ne veut pas effrayer. Quelques jours avant, sans motif précis, les gendarmes sont venus arrêter des hommes dans les fermes françaises. A Battria, Michel Royer est emmené en prison, laissant sa jeune femme enceinte avec Marie sa mère, Jeanne sa grand-mère et Pierre son frère.

Ce soir là, aux Frènes, les hommes font des cartouches. Il fait très chaud . Lucette veut dormir avec les fenêtres et les volets ouverts pour que l'air plus frais de la nuit rafraîchisse l'atmosphère. Elle ne comprend pas le refus catégorique de son mari et en ronchonnant elle essaie de trouver le sommeil. Le lendemain, vers 11 heures, les ouvriers viennent prévenir Jean qu'un incident grave s'est produit à Battria. Jean se précipite.

La ferme a été attaquée par une trentaine de jeunes venus de la montagne. Après avoir assassiné Mr Gidon, un voisin, et pillé sa ferme, ils attaquent Battria. Les femmes se barricadent dans la maison après avoir compris les intentions belliqueuses des assaillants. Courageusement, Marie leur tire dessus pour les faire fuir. Pierre, son fils, est piégé dehors et se réfugie dans les cabinets. Les assaillants font feu sur lui par dessus et à travers la porte. Affolé, le djerbien qui tient l'épicerie de Battria, téléphone aux gendarmes qui ont 25 km à faire pour venir arrêter la tuerie. Ils trouvent Pierre dans un état critique. Tous ses organes sont touchés soit par balle soit par arme blanche. Jeanne a reçu une balle dans la cuisse. Les blessés sont évacués vers l'hôpital de Zaghouan, puis Pierre est dirigé vers l'hôpital Sadiki de Tunis. Il y est opéré et très bien soigné au milieu des blessés tunisiens de la bataille de Bizerte. Rétrospectivement, Jean est atterré, car il comprend qu'après Battria, les bandits avaient prévu d'attaquer les Frènes. Il n'y a plus aucun moyen de quitter la Tunisie, plus d'avion, plus de bateau. Lucette, Michel et les enfants Mérat sont pris au piège. Jean réalise enfin que la vie n'est plus possible dans ce pays et qu'il va devoir envisager un départ définitif. Contraints et forcés, Lucette et Michel, prolongent leurs vacances d'un mois. Tout le monde s'inquiète pour le bébé qui doit naître début octobre. Au-delà de sept mois de grossesse, les femmes ne sont plus acceptées dans les avions, et personne ne sait combien de temps durera la crise. Lucette et le bébé vont bien cependant, et tout le monde essaie de continuer à vivre sans trop de stress.

Comme toujours, après le temps des affrontements vient le temps des pourparlers et des accords. La France cède Bizerte à la Tunisie. Fin août, les liaisons aériennes et maritimes sont rétablies et Lucette, Michel et les enfants peuvent rentrer en France. Lucette est très malheureuse de laisser ses parents en Tunisie. A l'aéroport, Jean sèche les larmes de sa fille en lui disant : « Ne t'inquiète pas ! Nous rentrerons, nous aussi, en France dès que nous le pourrons ».

Peu de temps après, les accords franco-tunisiens sont signés. Les colons français peuvent rentrer en France. Le gouvernement tunisien rachète les terres de ceux qui le désirent et la France promet d'indemniser ses ressortissants. Pour Jean, c'est un moment difficile à vivre. Il doit répertorier le matériel agricole qui restera sur place, vendre ce qu'il ne peut emporter, emballer linge, vaisselle et outils. Il doit aussi dire adieu à ses fidèles ouvriers après leur avoir signé des certificats qui, il l'espère, leur permettront de trouver un travail intéressant après son départ. Enfin, il ferme la porte de sa maison remplie de cinquante ans de souvenirs, et, à 53 ans, il part de son pays natal sans tourner la tête.

Après quelques jours à Tunis, Jean, Thérèse et Gérard, accoudés au bastingage du bateau, les yeux pleins de larmes, regardent les côtes tunisiennes s'éloigner lentement. Un énorme sentiment d'injustice emplit le cœur de Jean : « Pourquoi ??? Pourquoi ??? Qu'ai-je fait pour mériter cela ??? » Il n'a pas un sous, ou très peu, car les banques tunisiennes ont bloqué tous les avoirs français. A Marseille, comme tous les passagers de ce bateau du retour définitif, Jean reçoit quelques subsides et prend la route vers Dreux. Lucette a accouché le 2 octobre d'un superbe petit Eric. Jean et Thérèse ont hâte de faire la connaissance de ce bébé et cette perspective atténue un peu leur tristesse.

Jusqu'en 1963, Jean et Thérèse habitent chez Michel et Lucette à Dreux puis à Vernouillet. Gérard est pensionnaire à Bourges. Robert, démobilisé en octobre 1961 a trouvé du travail à Dreux. En Juillet 1962, Jean et Thérèse l'accompagnent à Rome où il épouse Lydia Pantaléo. André, employé à Air France, et Dédée, vivent à Alger avec Thierry né en 1960 à Tunis. Thérèse est très occupée avec son petit fils qu'elle garde pendant que Lucette travaille. Jean tourne en rond. Il n'a jamais eu l'occasion d'avoir de si longues vacances et il s'ennuie. En juin 1963, enfin, il peut acheter une petite ferme dans le Tarn et Garonne à Vaissac entre Montauban et Caussade.



1963 : Vaissac

Jean est euphorique, il va pouvoir reprendre le seul travail qu'il sache faire : exploiter une ferme . Thérèse, elle, pleure. La maison est vieille, inconfortable et les enfants et petits enfants sont si loin ! Jean la reconforte : « On va faire des travaux...On sera chez nous...Les enfants viendront en vacances...

C'est ce qui va se passer entre 1963 et 1973 : Travail, espoir, déception, vacances joyeuses avec les enfants et petits enfants, séjour d'hiver à Vernouillet chez Lucette ou dans la région marseillaise chez Robert, travail, espoir, déception...Il a retrouvé une terre bien sûr, mais si différente de celle de Tunisie. Les 300 hectares secs et rocailleux, entaillés par des oueds capricieux , secs en été ou transformés en torrents tumultueux après un gros orage, les collines couvertes de garrigue giboyeuse et les alignement d'oliviers ont fait place à 18 hectares de modestes champs vallonnés entourés de forêts de châtaigniers.

Une petite rivière tranquille, la Tauge coule en limite de propriété. Ca et là, quelques vénérables pins parasol veillent sur ce paysage paisible. Jean, en homme de la terre jovial et chaleureux, a su faire son trou dans cette riante région du Tarn et Garonne. Il est apprécié par ses voisins et par les gens du village . Lui et Thérèse sont parfaitement intégrés. Pourtant, malgré son travail acharné, les rendements restent maigres. Alors, il fait comme les paysans du coin depuis des générations, il essaye toutes sortes de cultures et suit les avis des conseillers agricoles. Il plante des arbres fruitiers, sème des cornichons qu'il cueille chaque matin en parcourant le champ à genoux pour préserver son dos, élève des poules pondeuses, puis des moutons, et enfin essaye l'élevage de veaux en batterie. Rien ne dure, les cours chutent et il essaye autre chose. Thérèse élève des volailles et des lapins, fait des conserves et des confitures comme elle le faisait déjà en Tunisie. Un cochon est engraisé à la ferme, tué et transformé en charcuterie.

Pour les petits enfants qui n'ont pas connu la Tunisie, Vaissac est un pays de cocagne, un pays de liberté et les vacances sont toujours trop courtes pour eux. Dès le début de l'aventure en Tarn et Garonne, Robert a acheté une ferme à côté de celle de ses parents mais la vie l'emmène bientôt ailleurs et c'est Gérard qui prend le relais.



1966 : Egrenage de maïs



1968 : Dans la forêt de châtaigniers



1966 : « BACH » petit village du Lot

Les vacances amènent aussi à Vaissac les amis de toujours. Louis Polge et sa femme sont là en cet été 1972. Jean emmène Loulou visiter la ferme que Robert veut vendre. Il monte au grenier et soudain le plancher s'effondre sous son poids. Il atterrit brutalement sur un sol jonché de paille, de poussière et de saletés. A l'hôpital de Montauban, on l'opère d'une triple fracture ouverte et il est contraint à l'immobilité pour de nombreux mois. Lui qui a toujours été un hyperactif, il supporte très mal cette situation et son caractère s'aigrit. Fort heureusement, Thérèse sait conduire et peut ainsi effectuer tous les déplacements imposés par la situation isolée de la ferme. La décision s'impose d'elle-même : Jean prend sa retraite et laisse l'exploitation de la ferme à Gérard. Sa santé s'est bien détériorée depuis l'accident. L'immobilité, le stress et de longues années de cigarettes ont abîmé son cœur.

1975 : cette année-là, Gérard a jeté l'éponge et avec sa famille il est parti s'installer dans la région marseillaise. Jean et Thérèse vont mettre la ferme en vente et ils pensent se rapprocher de Lucette. Deux évènements familiaux sont prévus cette année : La communion de Nathalie et d'Emmanuel à St Germain et le mariage de Nicole Mérat à Fleurance. Jean et Thérèse vont en Normandie par le train. Jean est très fatigué et son coeur lâche brusquement le 15 mai, trois jours avant la communion de ses petits enfants. Il est inhumé dans le petit cimetière de St Germain.

Vaissac



La ferme 1975



La maison 1975



Le village 1975



Le monument aux morts 1975



1969 : Jean et Thérèse paysans du Tarn et Garonne

Après les forêts de Kroumirie, les plaines de la Medjerda à Mateur, le domaine de Battria au pied du Djebel Zaghouan, la riante région de Vaissac avec ses forêts à champignons, sa polyculture et son accent rocailleux si semblable à celui du Lot natal de son père, Jean est venu dormir pour toujours en Normandie, dans une petite plaine agricole entre forêt de chênes et rivière Avre. Il a 67 ans.

Thérèse vend Vaissac et achète une petite maison non loin du cimetière. Elle a 60 ans et 32 années plus tard elle viendra rejoindre Jean dans sa dernière demeure.

Volontairement, je ne me suis pas étendue sur la vie de Jean en France car je pense que ses petits-enfants, à qui ce récit est destiné, ont tous des souvenirs précis de cette époque. J'aimerais que chacun écrive quelque chose pour compléter le portrait de leur « Pépé ».

A mon père, à ma mère avec tout mon amour.

Lucette



Favignana, son petit port, et au fond à droite, l'ancienne usine de thon.

FAVIGNANA

Avril 2015

Ma grand-mère Jeanne, la mère de Papa, est née à Tunis en 1882 de parents siciliens (voir Gabriel I, Africain pages 51 à 58). Elle est morte dans le Tarn en 1965 et elle n'a jamais vu la Sicile de sa vie.

Alors, en cette année 2015, j'ai voulu voir ce pays de mes origines, de vos origines. Aujourd'hui, 15 mai 2015, çà fait 40 ans que Papa nous a quitté. Le 23 mai il aurait eu 107 ans et moi, j'en ai eu 77 le 12. C'est le hasard, mais c'est important pour moi, que ce soit à cette date que je termine ce cycle de mes souvenirs et des souvenirs que l'on m'a transmis.

Alors, terminer ce voyage dans le temps par ce magnifique pays, qu'est la Sicile, ce n'est pas mal du tout je trouve.

Le grand-père de Papa, Francesco Beltrano est né à Favignana en 1847. C'est la plus grande des îles Egades, en face de Trapani, à l'ouest de la Sicile. Pour sa proximité avec l'Afrique du Nord, on appelle cette côte « la côte africaine ». Dans les années 1860, alors que le jeune état italien, réuni, vient de naître, les siciliens sont pauvres et miséreux. Les parents de Francesco choisissent d'émigrer en Tunisie. Beaucoup de Siciliens y sont déjà installés et il y a du travail.

Pourtant, après leur départ, en 1874, un riche Sicilien, Ignazio Florio achète les 3 îles Egades pour développer la pêche au thon. A Favignana, il se fait construire une superbe maison et surtout une immense usine à thon qui employa jusqu'à 500 personnes jusque dans les années 60. C'est à Favignana qu'on a, pour la première fois, fait des conserves de thon à l'huile. C'est la fin de la misère pour les habitants de Favignana. Les Beltrano sont partis trop tôt...

La grand-mère de Papa, Caterina Titone, vivait près de Trapani. Ses parents avaient un moulin. Dans Gabriel l'Africain, je disais qu'ils étaient meunier et dans mon esprit, ils faisaient de la farine. Or, à Trapani j'ai vu des moulins, beaucoup de moulins à vent, mais ils se trouvent dans les marais salants et ils servaient à réguler l'eau dans les bassins de décantation. Aujourd'hui, beaucoup ont perdu leurs ailes et sont remplacés par des pompes.

A la mort des parents de Carterina, sa grand-mère vend le moulin et part pour la Tunisie avec ses petits enfants. J'ai découvert Favignana, je suis entrée dans l'église et j'ai vu les fonds baptismaux où Francesco Beltrano a été baptisé. En 1847. Je me suis promenée dans les ruelles et sur le bord de mer de cette petite ville si calme en avril mais pleine de touristes à la belle saison. Les italiens viennent goûter ici, un petit peu d'Afrique



Partie ouest de l'île plutôt aride et peu peuplée.

J'ai découvert Trapani et se suis allée dans les marais salants qui sont toujours en exploitation. J'ai vu des moulins. L'un d'entre eux avait du appartenir à la famille Titone.

Merci d'avoir pris le temps de me lire. Je ne suis pas écrivain, juste passeur de mémoire. J'ai fait ce travail, qui fut aussi un plaisir, pour tout ceux que j'ai aimé et qui ne sont plus là. Je l'ai fait aussi beaucoup pour moi et pour vous tous .

PS : Relire de la page 51 à la page 62 dans « Gabriel, l'africain ».



Rue principale avec l'église.

***Mairie de Favignana
avec la statue d'Ignazio Florio.***



*Intérieur
de l'église*



Les fonds baptismaux.



*L'entrée du marais salant de Trapani.
Dans le fond, l'île de Favignana.*



***La ville moderne de Trapani. Au premier plan,
les marais salants et ses moulins à vent.***



***Un moulin à vent
restauré pour
le Musée du sel
(Museo del sale).***



***Les monticules de sel couverts de tuiles canal
des «salines di Nubia».***

Témoignages

Eric

Mon petit Pèpé chéri.

Il m'en aura fallu du temps pour me décider à t'écrire.

Ca fait des mois que Maman me le demande, mais jusqu'à présent je n'y arrivais pas. Je ne sais pas trop pourquoi ; sûrement parce que j'ai le sentiment que tout ce que je pourrai écrire , la manière dont je pourrai l'écrire, sera toujours en dessous des sentiments profonds qui subsistent en moi.

Et puis mon cher cousin Gilles a réussi à trouver les mots. Ca devait venir de lui...

Alors me voici prêt à remonter le temps pour te retrouver.

Tu es parti si brutalement il y a 39 ans, le jeudi 15 mai 1975. Au même moment, ma petite femme d'amour grandissait dans le ventre de sa Maman. J'ai toujours trouvé cette coïncidence troublante.

C'est mon cousin Frédéric qui me l'a annoncé. J'ai ressenti une douleur telle que je m'en souviens encore aujourd'hui. Je n'oublierai jamais. Nous étions partis nous promener dans Dreux après les cours (j'étais en 4ème). Nous discussions sur un pont au-dessus de la Blaise et je suçais une glace aux fruits rouges. J'ai jeté ma glace et ce fut la première grande douleur de ma vie. Pourtant Grand-père Henri était parti un an auparavant et j'avais été très triste aussi. Mais il était malade depuis plusieurs mois et nous nous attendions à sa mort. Mais toi, ça me semblait impossible.

Toi mon Pèpé que j'adorais, mon Pèpé Jean que j'admirais. Tu ne pouvais pas mourir. Et puis je ne savais pas que tu étais malade si gravement. Je ne savais pas que ton cœur était a bout de course.

Vous étiez à Saint-Germain depuis quelques jours pour la communion de Nathalie et Emmanuel. C'était la fête chaque fois que vous veniez. Je te revois encore m'appeler de la fenêtre de notre salle de bain pour me faire juste un signe. Savais-tu que tu allais partir si précocement ? Je me revois encore ce jeudi matin venir vous faire un bisou dans la chambre d'amis avant de partir à l'école. Avais-je le pressentiment que je te voyais pour la dernière fois ?

C'était bien la dernière fois. Après je t'ai vu mort allongé sur ce lit. Tu avais le teint blanc mais je t'ai trouvé beau. J'ai aimé revenir te voir deux ou trois fois dans cette chambre, avec Mamie bien sûr, mais aussi avec Monsieur Polge ton ami. Cette chambre allait rester la chambre des morts, la chambre dont aujourd'hui encore je ne supporte plus de voir la porte fermée ; comme si tu pouvais encore y être allongé...

Et puis tout ce qui a suivi : l'arrivée de la famille, ton enterrement où j'ai joué de l'harmonium tout au long de la messe sans cesser de pleurer... Et puis le mercredi suivant où l'on t'a sorti de ce caveau provisoire pour t'emmener vers le définitif. C'est là que j'ai vu Mamie s'effondrer derrière ton cercueil et pleurer toutes les larmes de son corps.

67 ans. Tu n'avais que 67 ans quand tu nous a quittés.

Il me reste tant de souvenirs, tant de sensations...

Vous habitez à Vaissac depuis 1963. Vous êtes restés 12 années dans cette ferme du Tarn et Garonne. Elle était sûrement un peu votre fardeau après votre douloureux départ de Tunisie. Je sais que Mamie y a versé beaucoup de larmes quand il a fallu tout y recommencer. Mais pour nous, ce fut notre paradis. Nous ne rêvions que d'y revenir, nous appréhendions le retour de nos parents qui signifiait le début de la fin des vacances, nous pleurions quand nous partions. Ce fut notre paradis et ça restera à jamais notre paradis perdu.

C'était le paradis parce que c'était notre enfance bien sûr, mais aussi parce qu'il y avait toi et Mamie. Vous nous chérissiez, vous nous éduquiez pendant ces vacances, vous nous grondiez parfois, mais vous nous laissiez tant de liberté... Jamais aujourd'hui je ne laisserai mes enfants partir seuls aussi loin dans la campagne environnante, même avec les chiens, même avec un téléphone portable qui capte bien. Aujourd'hui c'est impossible, nous avons trop peur de les perdre. Mais à Vaissac, à cette époque ça l'était. Il n'y avait semble-t-il rien à craindre. Nous partions avec Trompette et Flora (chiennes mère et fille), avec nos bâtons, parfois en vélo... Je ne suis pas sûr que nous disions où nous allions ni à quelle heure nous comptions rentrer. Ça n'était visiblement pas un problème. Avec un peu de recul et mon regard d'adulte, ce n'était peut-être pas prudent. Mais nous étions tellement libres et heureux que nous ne serons jamais assez reconnaissants de ces moments de bonheur que vous nous avez ainsi offerts.

Vaissac est rempli de souvenirs de toi...

Je n'oublie pas tes mauvaises humeurs (souvent après Mamie d'ailleurs) et tes impatiences qui nous envoyaient balader. Finalement, je crois que tu devais souvent râler. Il ne fallait pas trop venir te déranger quand tu travaillais dans ta forge, ou quand tu étais plongé dans le coffre de ta voiture, ou, pire encore, quand tu faisais la sieste. Je n'oublierai jamais ce jour où tu essayais vainement de t'endormir pendant que nous faisions notre cahier de vacances dans la véranda. Je devais vraiment parler très fort, et tu avais dû te lever déjà deux ou trois fois pour me demander de me taire. En tout cas, tu devais être bien énervé pour venir me mettre cette grande claque dans le dos. Jamais tu n'avais levé la main sur nous. J'étais tellement interloqué et tellement vexé en même temps. Je suis parti jusqu'à ce cher pin parasol qui devait veiller sur nous. Ce cher pin parasol où tu as fini par me rejoindre pour venir t'excuser. Je t'ai bien sûr pardonné et j'ai gardé à jamais l'image de cette grande personne capable de reconnaître ses erreurs devant un enfant.

Nous tes petits-enfants. Tu semblais si fier de nous lorsque tu nous présentais dans les rues de Negrepelisse. Je n'ai jamais douté de l'amour que tu avais pour nous tous.

Je crois que tu savais te mettre à notre hauteur d'enfant.

A la veille de mes six ans, nous étions avec toi travaillant dans la vigne et tu m'as confié la très grande mission d'aller chercher un seau d'engrais dans ce grand hangar tout noir. J'ai mis du temps à le trouver et quand ce fut fait, il a fallu le soulever. Mais parce qu'il était trop lourd pour moi, je suis tombé... La cuisse sur une faucille. Je suis vite sorti et quand j'ai vu cette grosse plaie ouverte, ça m'a rappelé ce plat de viande avec de la sauce tomate et je me suis mis à hurler. Je revois Mamie courir vers moi un peu affolée. Je nous revois tous les trois en voiture vers l'hôpital de Negrepelisse. Je ressens encore la douleur de l'aiguille du médecin qui me grondait parce que je bougeais. J'entends encore Mamie me consoler en me racontant l'histoire du petit chaperon rouge. Le médecin a dit que surtout je ne devais pas marcher pour ne pas avoir une grosse cicatrice. Mais toi, plein de compassion, tu m'as fabriqué une béquille. Et grâce à toi, il me reste une belle cicatrice qui me relie à toi pour toujours.

Mon cher petit Pèpè. Il est si loin ce temps.

Il est si loin ce temps où nous allions garder les moutons avec toi. Il est si loin ce temps où je montais fièrement sur le tracteur avec toi.

Vaissac sans toi ni Mamie n'est plus Vaissac. J'y suis retourné deux ou trois fois depuis 1975. A chaque fois, cette tristesse de ne plus retrouver ce paradis. La dernière fois c'était avec ma petite femme chérie. Je voulais qu'elle le perçoive ce paradis, mais je crois qu'elle n'y a vu qu'une campagne certes très jolie et vallonnée, mais une campagne somme toute très banale.

Vous n'y êtes plus. Vous êtes maintenant dans votre paradis, dans mes souvenirs et dans mon cœur à jamais.

Je suis fier de vous et fier de l'exemple que vous avez été tout au long de mon enfance. Toi Pèpè tu nous a montré que malgré les coups durs on devait rester courageux, persévérant et confiant. Tu nous a montré que malgré les angoisses, on pouvait râler quelques fois, mais ne jamais rester aigri.

Je ne t'idéalise pas. Même si je ne te connaissais que très peu, je crois que tu étais modestement quelqu'un de bien, quelqu'un de communicant et souriant malgré ta timidité naturelle, un beau modèle pour l'enfant que j'étais.

En écrivant ces mots, je réalise à quel point tu me manques. Je réalise aussi que tu es toujours là quand je prends le temps de penser à toi.

Je sais qu'un jour tu tendras à nouveau les bras vers moi, peut-être sous ce même pin parasol. D'ici là j'ai encore une très belle vie à vivre.

Veille bien sur moi et sur tous ceux que j'aime.

Ton petit fils qui t'aime et qui ne t'oubliera jamais.

Eric

Nathalie

Comment parler de cet homme que j'appelais, Mon Pépé :

C'est un drôle de nom, Pépé. Ça fait un peu vieillot alors que lui n'était pas vieux du tout. Mais c'est ainsi que mes cousins et mon grand frère le nommaient quand je suis née. Alors, il est devenu simplement Mon Pépé.

Des souvenirs avec lui, j'en ai des tonnes et je ne pourrai pas tous les raconter.

Alors, je vais vous parler des souvenirs les plus marquants pour moi :

Pépé, c'est forcément les vacances à Vaissac : Des jours de liberté dans la campagne du Tarn et Garonne. C'est aussi ça merveilleuse femme : Mamie. Souvenir, souvenir !!!

C'est aussi certainement un des premiers hommes qui m'a donné confiance en moi : il me faisait monter sur sa remorque et me demandait de chanter pour lui. « Un jour, tu passeras à la télé m'avait-il dit !!! ». Je l'ai cru, enfin un temps.... Je ne suis jamais passé à la télé, mais j'ai chanté pendant des années sur des petites scènes pour des inconnus et aussi un peu pour lui.

C'est un homme qui m'a appris à éveiller ma curiosité. En passant des heures à garder les moutons, il nous a tout appris : Comment faire du charbon de bois, comment s'essuyer les fesses avec des feuilles de châtaigner. En ce qui concerne les feuilles de châtaigner, très vite j'ai repris le papier toilette, beaucoup plus confortable à mon goût.

Il était un peu grincheux : quand nous faisons nos devoirs de vacances pendant sa « sacrée » sieste, nous n'étions pas très silencieux, je l'avoue. Il râlait et il avait bien raison... Alors, pour éviter qu'il ne soit trop en colère, nous avons trouvé un truc : dès son réveil, nous faisons chauffer son café. Quand, il arrivait et que sa tasse l'attendait, il oubliait de râler... Trop fort !!! Peut-être qu'en fait, il ne nous en voulait pas tant que ça. Nous n'étions que des enfants après tout. Et notre pépé nous aimait tellement.

Et puis, il est parti... j'étais très malheureusement ce jour-là. C'est un souvenir que j'aurais aimé ne jamais avoir dans ma tête!! J'aurais préféré garder le beau, le chaleureux.

Alors, on va dire qu'il m'a appris aussi ça : la mort. Nous ne sommes que de passage sur terre et à 12 ans, on croit encore à l'éternité !!! Mais, l'enfance s'arrête et nous devenons un jour un adulte conscient du bon et du mauvais...

Un regret : J'aurais dû lui parler plus. J'aurais dû l'interroger d'avantage sur sa vie, son enfance, sur ma mère !!!! J'aurais aimé aussi qu'il connaisse ma vie : mon mari, mes enfants...

J'espère qu'il aurait été fier de moi adulte, comme je l'ai été de lui quand je n'étais alors qu'une petite fille.

Où que tu sois Mon Pépé : je t'aime.

Nathalie

Emmanuel

A mon Pépé

N'oublie jamais que tu es un petit-fils de paysan !!!

Ma mère m'a demandé de raconter mes souvenirs, les moments que nous avons passé ensemble.

Nul besoin de me plonger dans un lointain passé pour te retrouver. Depuis que tu nous as quitté tu m'accompagnes à chaque moment de ma vie, que dire, tu es en moi. Nos moments passés ensemble, ton amour et ton charisme ont laissé une empreinte forte sur l'enfant qui t'admirait. Tu as été le modèle de mon enfance et l'adulte que je suis se rends compte à quel point tous les jugements, toutes les décisions, tous les actes de sa vie, sont emprunts en partie de ta personnalité. Mes souvenirs sont non seulement pour moi un lien avec toi et avec le passé, mais ils représentent surtout un défi, qui consiste à être à ta hauteur et à mon tour pouvoir transmettre mon expérience et ces valeurs que tu m'as si chaleureusement données.

Nous étions si proche... Ton regard si bleu quasi transparent se posait sur moi de façon si personnelle et si admirative qu'il semblait me dire à chaque instant, tu es le sang de mon sang tu es le fils de ma fille, tu es l'espoir d'une nouvelle génération qui me survivra et poursuivra mon chemin.

Tout commence en effet par ce regard si beau si limpide si expressif, ce regard si positif qui me fait comprendre tout l'amour toute l'admiration d'un grand père pour son petit-fils.

Puis vient la voix, ton accent du nord...du nord de l'Afrique qui m'appelle, fils, et qui me raconte des histoires drôles de « pétoman » et de collines Rosaline et Meraldine, de coiffeurs qui rasent gratis, des histoires plus ou moins racistes qui appartiennent à ton temps, celui où chaque homme tenait une place très définie dans la société selon ses origines et sa race, de cet homme blessé, exilé, qui ne reverra jamais son pays.

Ta voix, qui m'apprend des chansons en arabe, « Malbrough s'en va en guerre... ya rob ya baba ya eni » et qui finit par un grand éclat de rire lorsque je chante à mon tour.

Que d'histoires ne m'as-tu pas racontées: les histoires de ton service militaire, des poules que tu attrapais de ta fenêtre avec une canne amorcée d'un haricot, des histoires de ton enfance, des jouets que te faisait ton père et que tu nous apprenais à confectionner.

Tu t'asseyais dans un fauteuil dans la cour devant le magasin et tu nous montrais comment avec un opinel, un élastique, du papier toilette et un morceau de roseau, on pouvait fabriquer une flûte, un fusil ou encore une voiture. Tu étais le roi du système D, pour moi tu étais surtout le roi des magiciens car tu savais tout faire de tes mains jusqu'à réparer ta voiture avec pour outils, me semblait-il, un tournevis et un marteau.

Il y avait aussi des odeurs, celles de forge, mélange d'odeurs de ferraille, de feu et de cambouis. Il y avait aussi celle de ton arc à souder. Nous avions ordre de détourner notre regard pour ne pas être éblouis et pour protéger nos yeux pendant que tu travaillais.

Enfin, il y avait le touché de cette main de paysan, cette main qui prenait la mienne, si douce et si forte à la fois, cette main qui paraissait si pareille à la mienne. Nous avions tous les deux une verrue dans la paume de la main au même endroit et tu me disais que c'était une marque de famille. Je te croyais, bien sûr . Quelle déception pour moi le jour où cette verrue disparut.

Cette main, je l'ai tenue si souvent pour me promener ou pour me rassurer, cette main qui se posait sur ma petite tête blonde lorsque nous nous baladions en ville et lorsque nous croisions quelqu'un de ta connaissance tu annonçais fièrement: « c'est mon petit-fils », ces mains habiles à sculpter des bâtons, à forger des outils, à jouer à la pétanque.

Tu étais mon idole, l'être parfait et complet. Mes souvenirs de toi, remontent au plus profond de ma mémoire et sont immanquablement liés au bonheur.

Ce bonheur était tellement total qu'il me semble parfois n'avoir de souvenirs que les moments passés avec vous (toi et mamie) à Vaissac. C'est bien sûr exagéré. Mais il est certain qu'un des plus beaux moments de mon enfance est d'avoir pu vous avoir tous les deux pour moi pendant quelques mois. Vous étiez venus à Pâques chez nous et je suis reparti avec vous jusqu'à la fin des vacances d'été.

Je me souviens de cette nuit où, réveillé par un accident nocturne, mamie me fit venir dans votre lit. Je me souviens de tous les détails de ce moment, ma joie de me retrouver entre vous deux, mon désir de ne pas me rendormir pour profiter de ce moment le plus longtemps possible, de ma frustration de me réveiller le lendemain matin dans votre lit vide de votre présence car je ne vous avais pas entendu vous lever.

Cette frustration, je l'avais d'ailleurs tout le temps que durait mon séjour à Vaissac. Je voulais tellement profiter du temps qui m'était offert que le temps du sommeil était du temps perdu. Malheureusement pour moi la nature m'avait doté d'un bon sommeil et j'avais beau essayer de me conditionner avant de m'endormir pour me réveiller tôt, chaque matin, je devais me lever avec ce sentiment frustrant d'avoir perdu du temps. Pour peu que tu sois parti dans les champs avec le tracteur cette déception se révélait être un drame. Je ne vivais que pour ce temps passé ensemble, une ballade, un tour en tracteur, aller garder les moutons, chercher les champignons.

Que de choses j'ai apprises avec toi pendant ces balades. La nature était l'objet de ton apprentissage. Nous devions savoir la regarder pour voir passer au loin un renard, observer le comportement de Trompette pour anticiper l'envol d'un oiseau ou la fuite d'un lièvre, reconnaître les champignons, les arbres, connaître les baies comestibles, cueillir des carottes sauvages, faire des pièges pour attraper des oiseaux, trouver l'eau avec une baguette de sourcier (en châtaigné uniquement) casser les pignes de pin sur la pierre pour en tirer les pignons (opération gluante).....

Nous nous arrêtions quelque part et tu nous faisais graver nos bâtons de berger avec notre opinel, en nous racontant des histoires de ta jeunesse, de ton pays la Tunisie. Un jour tu me confias que la Tunisie était en Afrique. Pensant que tu te moquais de moi tu as dû me montrer un atlas pour me prouver que tu ne plaisantais pas. Je ne comprenais pas avec ma vision Dactarienne de l'Afrique que la Tunisie puisse s'y trouver.

Tu m'as tellement appris de choses: à faire de la poterie, à faire du verre, du charbon, à tresser des cordes à faire des nœuds, à jouer à la pétanque, à jardiner, à rassembler les bêtes et à conduire un troupeau, à jouer à la belotte. Je dis souvent que j'ai dû savoir jouer à la belotte avant de savoir lire ou compter. J'étais ton partenaire favori car tu disais que j'avais « le cul bordé de nouilles ». Il est vrai que j'avais de la chance au jeu.

La liste de toutes ces petites choses que tu m'as apprise est très longue pour ne pas en oublier.

Il n'est pas rare aujourd'hui, me trouvant dans une situation particulière, de me rappeler ton enseignement.

J'ai eu la chance de passer beaucoup de temps avec toi. Nos vacances se déroulaient invariablement chez vous sans nos parents et cette situation a contribué grandement à créer ces liens spéciaux. Tu avais surtout cette capacité de nous montrer ton amour et de nous faire comprendre à quel point chacun de nous, était unique à tes yeux. Tu nous faisais tes confidences nous faisant promettre de n'en rien dire à mamie ce qui augmentait le plaisir de notre complicité. Tu me confiais combien tu étais fier de moi mais je suis certain que tu en faisais autant avec chacun de mes frères et sœurs et de mes cousins.

Raconter l'ensemble de mes souvenirs serait impossible tant ils sont nombreux et parfois trop personnels. Tu m'appelais « mon arpète préféré » et quand j'étais trop cossard, et que je rechignais à faire des allers-retours entre le jardin et le robinet d'arrosage, tu m'appelais « Morelli » (pas pour mes origines italiennes mais parce que j'étais un peu Corse). Tu me disais aussi que j'étais un Bach (à prononcer Bache), ce qui était pour moi le compliment suprême.

Mais le souvenir le plus présent et le cadeau le plus utile que tu m'as fait, je l'ai reçu lors du voyage qui devait m'emmener chez vous pour quelques mois. Après avoir fait une escale à Bondoufle, nous reprîmes la route pour Vaissac et nous nous arrêtâmes dans une forêt pour piqueniquer. Je ne sais quelles circonstances précises te conduisirent à me faire cette confidence sous forme de conseil ou d'avertissement ou tout simplement parce que tu étais fier de qui tu étais. Je ne sais pas plus pourquoi, un enfant de cinq ans compris toute l'importance du message qui lui était délivré et surtout, pourquoi il l'a retenu. Mais je sais aujourd'hui pourquoi l'adulte que je suis l'a gardé comme maxime. Ton message tenait en peu de mots. Si alors je ne pouvais en mesurer toute la signification, toute la symbolique et toute la dimension, mon instinct me fit comprendre son importance.

Aujourd'hui encore cette phrase m'accompagne pour me rappeler à chaque étape de ma vie des principes simples de bon sens et m'aide à mieux me connaître car je sais d'où je viens et qui je suis. Aussi je ne manque jamais comme tu me l'as demandé ce jour-là, de ne pas oublier, que je suis: « un petit-fils de paysan ».

Emmanuel Morel - Bach

Emilie

Pépé, le mot lui même est trompeur. Il donne l'image d'un homme si vieux qu'il n'est déjà plus tout a fait un homme. Quelqu'un de faible, rabougri et un peu ridicule.

Mon pépé était tout sauf un pépé.

Dans mon souvenir, il est fort, lumineux et aime.

Parmi tous les adultes qui gravissent autour de cette bande de mioches il est celui qui fait attention a chacun d'entre nous. Il nous voit individuellement des plus jeunes au plus grands. Il nous regarde.

Je n'ai pas d'histoire particulière à raconter su mon grand-père si ce n'est peut-être le jour de sa mort.

Mes souvenirs sont fait d'images, d'odeurs et de sons.

Je vois les yeux bleus de mon grand-père, si bleus au milieu de son visage tanné ,capables de s'allumer d'un rire ou de se durcir encas de sieste interrompue . Je vois son sourire toujours prêt à se décrocher à la moindre occasion. Mon grand-père dans ce monde d'adultes gris et soucieux de toutes les réalités est celui qui, pour ses petits-enfants sourit toujours en couleurs.

Je sens les odeurs de mon grand-père: un mélange de savon, de sueur, de bonbon au miel, de tabac, d'essence de moteur de tracteur, d'après-rasage, de soleil et d'éther, à cause de son pied blessé qui n'en finit pas de guérir et qu'il faut soigner chaque jour.

J'entends la voix de mon grand-père: rocailleuse et tellement joyeuse. La blague toujours au coin des lèvres ou la chanson un peu graveleuse qui ne choque pourtant pas nos oreilles d'enfants ne porte pas à conséquence.

«Mimi», c'est le nom que me donne mon grand-père. C'est un nom qui veut dire petite mais mignonne. Il me donne ainsi une individualité au milieu du troupeau de ses petits enfants.

Je sens les mains de mon grand-père fortes, ridées, brutes, des mains qui ont longtemps travaillé mais qui savent jouer avec notre petit chat sur l'accoudoir du fauteuil de notre salle à manger ou caresser tendrement nos têtes d'enfants.

Et puis, ce jour là, le 15 mai 1975 tout s'est arrêté comme un film mal terminé.

Pas d'adieux, juste le vide et le manque.

La terre d'enfance perdue . Ma grand-mère les yeux rougis que je vais apprendre à mieux connaître et à mieux aimer.

Emilie

Alain

Pépé Jean. Je me souviens d'un homme fort aux larges épaules, des bras courts mais robustes, un regard profond et puissant qui vous captive. Il a alors la soixantaine bien sonnée et ses cheveux commencent à se dégarnir sur le haut de son front large. Il porte tout le temps des pantalons amples remontés sur son ventre et des chemises. Il aime les chemises surtout celles en soie qu'il porte pour les grandes occasions. Je me souviens de celle avec le col Mao bleu foncé.

Il avait de grosses mains à la peau épaisse couvertes d'entailles, des mains de travailleur, capable de tenir en respect le cochon qu'il nourrissait pour qu'il atteigne plus de 150 kilos en novembre. Ses mêmes mains qui une fois les 150 kilos atteints mettaient fin à la vie du cochon d'un coup sûr. J'étais effrayé par les cris de l'animal, mais fasciné en même temps et n'en perdais pas une miette. Alors qu'il hachait la chair à saucisse dans son hachoir à manivelle, j'allais chercher une petite casserole en aluminium dans la cuisine. Il m'en déposait un peu au fond après l'avoir assaisonné, et je courrais jusqu'au poêle à mazout dans la salle à manger pour y faire cuire mon repas. Je garde un souvenir impérissable de cette chair à saucisse fraîche.

Ses mains, capable aussi de caresser la tête de son petit fils assis à ses côtés sous les châtaigniers de chez Vendrame d'où il surveillait ses moutons en pâture. La ferme de chez Vendrame, « on l'appelait ainsi », était en ruines, et assez effrayante. Les enfants que nous étions, allions souvent tester notre courage en pénétrant dans les lieux, mais dès que l'un de nous rebroussait chemin les autres avaient vite fait de lui emboîter le pas. Il y avait un grand abri en branche d'une dizaine de mètres de long et très haut où était stocké du matériel agricole. Cette ferme appartenait à mon père, et Pépé regrettait de la voir en ruine. Il m'interdisait d'y entrer car c'était dangereux.

J'ai vécu à Vaissac aux côtés de Pépé et Mamie pendant une année scolaire. Pépé m'accompagnait tous les jours pour prendre le bus, en bas du chemin passant chez les Dupré, sur la route de Chouastrac près du ruisseau la Tauge.

J'étais scolarisé à Monclart, J'avais 6 ou 7 ans et ne parlais pas un mot de patois.....Je passais le plus clair de mon temps tout seul dans un coin de la cour à attendre la fin de la journée. Je n'ai d'ailleurs aucun souvenir de cette école. Aussi le soir quand le bus arrivait près de la Tauge, j'étais debout devant la porte du bus prêt à bondir.

Pépé était là dans la Floride que mes parents avaient laissée à Pépé pour les trajets.

Bizarrement je ne me souviens pas de sa voix. Par contre je me souviens de ces coups de gueule ainsi que de ses éclats de rire. Il avait un fort tempérament et Mamie avait fort à faire pour lui tenir tête. Moi je me faisais tout petit et laissais passer l'orage. Heureusement l'orage passait vite, surtout quand il obtenait ce qu'il voulait. Sinon il partait au « magasin » tirer son vin, et là, la pression retombait doucement pendant qu'il remplissait quelques bouteilles.

Son vin ou plutôt celui de la coopérative où il apportait son raisin, n'était, d'après les grimaces de mon père lors de la dégustation, pas fameux. C'était un vin pauvre en degrés sûrement, qu'il conservait dans des bonbonnes de verre vertes, fermées par un gros bouchon conique en liège, recouvertes de pailles tissées les protégeant des chocs. A côté tel un arbre, les bouteilles vides séchaient sur un hérisson métallique.

Il aimait la vie, bien manger, boire et fumer. Il avait constamment un mégot au coin de la bouche.

Je ne me souviens pas de la marque, mais c'était des maïs sans filtre qu'il rallumait sans cesse et qui jaunissaient ses doigts et ses ongles épais.

Il avait bien entendu des soucis de santé dont il ne voulait pas parler même s'il souffrait, et qui étaient souvent sujet à dispute avec mamie.

J'aimais être avec lui, surtout quand nous étions seuls. Là je suivais tous ses gestes et l'imitais à mon tour. Le meilleur moment c'était lorsqu'on s'occupait des moutons. Branle bas de combat, ça criait, ça sifflait, vite la barrière, la chienne Et hop tout le monde suivait. Une fois sur le pâturage, il sortait son couteau suisse et là c'était le casse croûte, moment sacré...

Ensuite il m'envoyait chercher une branche de châtaigné qu'il coupait à ma taille et me montrait comment la sculpter avec son couteau. A mon tour je sculptais ma branche avec son couteau, et là j'étais un peu fier. Une fois terminé, il réclamait son couteau, pas question que je le garde plus longtemps, c'était son couteau et ils ne se quittaient jamais...

Armé de ce bâton, je ne craignais plus personne sauf peut être le béliet du troupeau qui ne semblait pas commode. La journée se termine, que le temps passe vite. Allez, un bonbon au miel qu'il sort de sa boîte en métal, et tout le monde reprend le chemin de la ferme.

Pépé avait des mains d'or et il ne jetait rien de ce qui lui semblait utile. Si un objet était cassé il le réparait. Si ce n'était pas possible il le transformait. Et s'il n'y avait plus d'espoir, c'était la décharge derrière le gros chêne à côté de la balançoire. Une forme de tri sélectif après recyclage, mais à l'époque on ne se souciait pas des déchets. Il n'aimait pas nous voir traîner dans cette poubelle à ciel ouvert. Pour les déchets verts, c'était les poules, les lapins et le cochon qui les faisaient disparaître.

Il aimait raconter des histoires à ses petits enfants, des histoires qu'il agrémentait à sa sauce soit pour nous faire rire soit nous faire peur, et ça marchait car nous en étions friands.

Le soir on écoutait le catch à la radio quand ils n'avaient pas encore la télé, et en même temps il m'occupait avec un jeu de carte ou à faire mes devoirs, pendant que mamie s'affairait à la cuisine.

L'été c'était le tour de France, il ne ratait pas une étape. Je crois qu'il avait une grande admiration pour ce sport et ses champions.

La sieste était son deuxième sport préféré et il la pratiquait régulièrement, à notre grand désespoir car nous devons la faire aussi....

Il aimait travailler son jardin en face de la bergerie. Même si parfois il criait des noms d'oiseaux après un motoculteur récalcitrant. Il y cultivait de quoi se nourrir la famille et même un peu plus. Le plus n'étant jamais perdu car entre la basse cour et le cochon il y avait des clients. Il avait d'autres clients aussi mais ceux là sur deux pattes, c'était sa famille qui durant tout l'été séjournait à la ferme.

L'été était un grand moment pour nous. Nous étions très libres d'aller et venir entre la ferme de mes parents et celle de Pépé et Mamie. Parfois, mais ce fut assez rare, nous étions là bas tous ensemble, je veux dire les petits enfants et là c'était la fête, surtout pour nous les enfants. Les grands surveillaient les petits et nous avons vécu des aventures inoubliables.

Les cabanes , la balançoire, les Dupré, le « pisseux » (le fils Boyer), le Mausolée de Caberta, le château d'eau, la ruine Vendrame, La cuve à vin, l'Aronde près des silos à maïs, la mare aux canards, la Tauge, la grange à foin, les Cassagnoux, la forêt, et j'en oublie sûrement. Tous ces lieux et personnages étaient autant d'aventures différentes pour chacun de nous.

Sûrement que tous n'ont pas les mêmes souvenirs, mais pour ma part j'ai adoré la vie là bas. On se sentait en sécurité malgré nos quatre cents coups, car il n'y avait pas de grands dangers et notre famille veillait sur nous.

Je regrette que nos enfants n'aient pas connu ça.

Chez Pépé et Mamie c'était le ralliement, l'endroit où on se retrouvait, nous, les petits enfants.

Et à part pour la sieste, le maître mot c'était « LIBERTE »

Alain

Isabelle

Pour ma part, je me rappelle d'un grand-père aimant, câlin, et affectueux qui ressemblait beaucoup à mon père sur ce plan là (ce qui n'était pas le cas de mon autre grand père ...)

Le seul fait marquant dans mon souvenir, c'est qu'il nous avait appris à fabriquer des flûtes avec des roseaux, un élastique et du papier à cigarette.

Je me souviens qu'il nous disait aussi qu'il mangeait beaucoup et qu'ainsi, lorsque son ventre toucherait la table il n'aurait plus qu'à mettre son assiette dessus! Sa tension élevée l'obligeait à manger sans sel. Mamie le grondait car il faisait souvent des écarts. Je le revois encore rajouter du sel dès qu'elle avait le dos tourné.

Il est hélas parti trop tôt pour que j'en profite vraiment.

Isabelle

Valérie

Voici, en vrac, quelques souvenirs de Vaissac et de Pépé et Mamie

Je me souviens d'un jour, de retour du marché, Mamie était contente car sur 10 pots de miel achetés, le vendeur s'était trompé et n'en avait compté que neuf. Pourtant en les rangeant dans le bas du placard jaune de la cuisine, l'un d'entre eux lui a échappé et s'est écrasé par terre. C'était dégoûtant, ça collait partout et elle a été obligée de nettoyer plusieurs fois.

Elle était furieuse, car pépé qui rentrait à ce moment là, lui a dit : « Tu vois, bien mal acquis ne profite jamais. » C'est une phrase qui a toujours résonné dans ma tête.

Je me souviens du goûter sous la véranda, du goût du thé au lait (goût que je n'ai jamais retrouvé dans aucune tasse de thé au lait que j'ai pu boire après), de l'odeur des tartines grillées couvertes de miel ou de confiture, des petits déjeuners l'été avec les cousins (on a eu de la chance de pouvoir vivre ça), des parties de belote, quand pépé m'apprenait à tricher (parce qu'il jouait toujours avec moi, contre maman et mamie) et des grands fou rire qu'on attrapait quand elles ne s'en rendaient pas compte. De toute façon, on niait toujours.

Je me souviens, qu'un jour en ramenant un troupeau de moutons je leur ai dit qu'ils étaient vieux et qu'ils ne pouvaient plus courir très vite. Je pense que ma réflexion a dû les piquer un peu ; car ni une ni deux pépé a dit : « un deux trois partez ». Il est parti en courant, Mamie a retroussé ses jupes et l'a suivi. Je suis arrivée bonne dernière à cette course improvisée. J'étais horriblement vexée.

J'adorais les promenades avec pépé pour aller ramasser les champignons. D'abord il fallait me trouver un bâton en forme de V au bout pour soulever les feuilles, ensuite il m'apprenait à le graver avec son couteau. Puis la chasse commençait. Il fallait faire attention où on mettait les pieds, soulever les feuilles et s'il y avait un champignon surtout ne pas piétiner parce qu'il y en avait sûrement d'autres pas loin. En général c'était lui qui les trouvait, mais il faisait semblant de rien et me laissait croire que c'était moi qui les avait débusqués. Je n'y voyais que du feu!!! Durant nos promenades on croissait toutes sortes de petits animaux et il m'expliquait ce que c'était, où ils vivaient et de quoi ils se nourrissaient ..

Parfois quand on ne partait pas au champignons on allait chasser le pigeon. Il m'expliquait comment faire pour repérer l'oiseau sans se faire trop remarquer et où il fallait viser pour le tuer et pas le blesser. Bien sûr, après on mangeait du pigeon et j'ai toujours préféré la chasse à la dégustation

En rentrant à la maison on faisait toujours une pause sous le grand chêne, et ça c'était formidable, il m'apprenait à faire des pièges à hérisson et me racontait des tas de trucs. Je regrette vraiment de ne pas m'en souvenir, je sais seulement que cela me fascinait. Mon Pépé c'était mon héros, mon idole et je ne savais que faire pour lui plaire ..Il ne m'a jamais déçue ..Quand il me disait pète, je pétai sur commande et il adorait ça. Il me disait qu'il était fier de moi, et si je n'ai jamais triché aux cartes qu'avec lui, c'est parce je savais que ça lui plaisait.

Le dimanche, pépé et mamie venaient nous chercher (Marie-Ange-et moi) pour aller à la messe et ma mère me faisait toujours d'affreuses tresses. Je couinais pendant tout le trajet à cause ces maudites tresses, et quand pépé avait garé la voiture, il disait à mamie : » allez enlève lui ses tresses, tu les referas avant qu'elle rentre chez elle ». Ensuite c'est devenu automatique, on enlevait les tresses tous les dimanches avant d'entrer à l'église. Avant de sortir de la voiture on avait toujours droit à un bonbon au miel qui était dans une boîte en fer dans la boîte à gants. Quand j'avais le droit de passer la nuit chez pépé et mamie, je dormais sous l'horloge. J'aimais le bruit qu'elle faisait et ça ne m'empêchait pas de dormir.

Il arrivait très souvent aussi que je me réveille en pleurant parce que j'avais fait un cauchemar. C'est pépé qui venait toujours me consoler. Il m'amenait un verre d'eau , m'envoyait faire pipi. Il me recouvrait et je me rendormais aussitôt , rassuré de le savoir, pas loin.

Un jour, avec Marie-Ange, on nous avait envoyé faire la sieste dans la chambre de Pépé et Mamie. Je n'aimais pas faire la sieste et je trouvais ça tellement injuste qu'on impose cela à des enfants qui n'avaient pas sommeil à cette heure là. Alors je me suis levée sans bruit et j'ai fouillé dans l'armoire de Mamie sans savoir vraiment ce que je cherchais, je faisais juste ça parce que c'était interdit. J'ai découvert une boîte de chocolats qui me paraissaient très appétissants. J'ai convaincu ma sœur qu'il fallait les goûter. Malheureusement c'était des chocolats avec de l'alcool dedans. On a adoré le chocolat mais on n'a pas aimé l'alcool, alors on l'a vidé sous la descente de lit. J'ai remis la boîte vide à sa place et ni vu ni connu ... Comment ai-je pu imaginer que cela passerait inaperçu? Quand mamie a fait le ménage de sa chambre, la descente de lit était collée au sol, et j'ai été démasquée... Mamie a crié mais pépé m'a sermonnée très fort. A part ce jour là, je ne me souviens pas de l'avoir vu tellement en colère contre moi.

A cette époque, c'était mon grand père à moi, je n'ai jamais imaginé qu'il pouvait aimer tous ses petits enfants autant que moi .J'avais l'impression d'être unique à ses yeux.

C'était les meilleurs moments de ma vie d'enfant.

Le jour où je l'ai perdu, c'était affreux j'aurais voulu crier et être consolée, mais malheureusement ma douleur et moi étions transparentes aux yeux de tous.

J'étais tellement transparente que personne n'a envisagé que, peut être, j'aurais aimé être là pour l'accompagner à sa dernière demeure.

.J'ai trouvé ça tellement injuste qu'on me fasse comprendre aussi brutalement que l'importance que j'avais cru avoir pour mon grand-père, c'était du vent .

Après tant d'années , c'est étonnant , ça me fait toujours aussi mal

Valérie

Marie-ange

il y avait une plante à Vaissac qui était plutôt malodorante, impossible de te dire son nom je crois que je ne l'ai jamais su.

Avec Valérie, on allait en cueillir des branches et on se glissait sous le canapé pendant que pépé «faisait la sieste» ou regardait la télé.

On agitait les branches sous le canapé et il «râlait» en demandant ce qui sentait si mauvais, et nous pouffions de rire avec ma soeur.

On pouvait le faire et le refaire aussi souvent qu'on en avait l'occasion, il faisait systématiquement la même réflexion et nous étions toujours aussi hilares !

Autre petite anectode, c'est lorsque maman ou papa nous amenait pour la messe, ils nous donnaient un peu de monnaie pour la quête, mamie nous demandait si nos parents nous avaient donné des pièces, la réponse systématique était non bien sûr... et pépé nous demandait si nos parents ou mamie nous avaient donné des pièces, même réponse négative. Du coup tous les dimanches il nous donnait des petites pièces et avec ces petits sous, ma soeur et moi nous achetions des petits bonbons à l'épicerie.

Voilà, parmi les petites phrases marquantes, il disait toujours que ceci ou cela «collait comme de la merde arabe» et c'est resté très longtemps une de mes phrases favorites.

Marie-ange

Nicole Mérat-Revel

Cher Tonton Jean,

Pour mieux me rappeler, je ferme les yeux. Tout de suite je revois ton grand sourire à la Fernandel et j'entends ton rire sonore.

C'est ce qui me vient spontanément à l'esprit.

Mon premier souvenir ? A mi-chemin entre la réalité et ce que ma mémoire en a fait : J'étais toute petite, deux ou trois ans, nous étions dans une salle d'attente, peut-être celle d'un médecin, je m'étais endormie sur tes genoux, au réveil j'avais la joue marquée par les plis de ton vêtement, l'homme qui vint nous chercher s'en inquiétait, très fier tu as expliqué «C'est notre petite, elle vient de dormir, vous savez elle est de chez nous». Quelle fierté dans ta voix !

Tu n'en finissais pas d'expliquer, cela devenait une grande histoire dont j'étais l'héroïne.

Je disais «Tonton» et puis «la hiérarchie» a été bousculée, d'autres t'ont appelé Pépé. Il a bien fallu que je m'y fasse et, d'une certaine façon, que je te rende.

Plus tard à Vaïssac pendant les vacances, tandis que les cousins, avec mes frères et sœurs, faisaient leur énième cabane dans les arbres et que les plus petits suivaient Tata Thérèse pour jeter du grain à la volaille ou tendre quelques croûtons aux lapins, toi, tu m'emmenais avec toi.

Je me sentais redevenir unique. Dans la voiture j'avais le droit de m'asseoir devant. Nous allions à Caussade ou à Négrepelisse. J'ai le souvenir d'une espèce de droguerie qui me paraissait tellement extraordinaire avec tous ces accessoires pour le jardinage et l'élevage, cela sentait les produits d'entretien, les aliments pour animaux et les graines.

Nous allions aussi à Montauban, à la biscuiterie Poult [1] acheter une pleine «poche» en papier kraft de gâteaux : Les cassés, les biscornus, les «cramés», les meilleures langues de chat du monde !

Tata faisait du thé, Maman et Marraine papotaient encore et encore.

J'en profite pour parler de la cuisine, ce sont des lieux toujours oubliés ou plutôt des moments, celui de la vaisselle que l'on essuie, et là, devant l'évier, l'épouse, les tantes, les cousines, les mères échangeaient leurs plus petits et grands secrets. A côté, tu jouais aux cartes avec les oncles, les cousins, les pères, -« riez moins fort, le petit Emmanuel vient de s'endormir ! » disait tata

C'est l'été, il fait chaud, nous sommes tous très beaux dans ton regard.

Quand tu venais à la maison avec Tata, les yeux de maman brillaient et nous sautions comme des fous avec mon frère et mes sœurs, tout à la joie de vous avoir pour nous tout seuls !

La plus grande vacherie que tu m'aies faite ainsi qu'à tous les autres, l'épouse, les enfants, les petits-enfants, les tantes, les cousines, les mères, les oncles, les cousins, les pères, les neveux, les nièces, c'est de partir trop tôt et en plus un mois avant mon mariage, ça je l'avoue je n'ai toujours pas compris, il faudra qu'on en reparle.

Tu m'as tellement dit que j'étais «de là-bas» que, jusqu'à vingt ans, j'ai cru que c'était ma nationalité.

Tiens ! Je crois que j'ai là, ma petite revanche sur «la hiérarchie», je suis née là-bas, moi, chez toi !

J'embrasse tous mes cousins et cousines.

Nicole

Elle existe toujours : Par curiosité je commençais à saisir «biscuiterie» dans Google et à ma grande surprise le moteur de recherche a affiché en deuxième proposition Biscuiterie Poult. Des biscuits sont fabriqués pour les grandes marques de distributeurs, j'étais presque déçue, je préfère celle de mes souvenirs.

Thierry

Notre Grand-Père ...

- En quelques mots, ce dont je me souviens, en lisant les quelques lignes de mes cousins ...

C'est vrai, ça fait un bon bout de chemin depuis sa disparition. Ils sont peut-être enjolivés avec le temps...

Dire qu'il me manque, je ne sais pas, en tout cas il est dans mes souvenirs, et des souvenirs heureux, les malheureux se sont estompés ou inconsciemment, je ne désire pas les faire revivre ...

Ainsi va la vie ...

- Je me rappelle de ses yeux très clairs et très perçant, sa voix énorme contraste avec notre âge de l'époque surement. Sa clope au bec ... aussi, malheureusement.

Et peut-être un mauvais caractère, bien caché quand on était là, il savait jouer avec nous, comme nous en-gueuler quand ça ne filait pas comme il voulait.

Je retrouve là, un peu mon père qui je pense lui ressemble de plus en plus ...

- C'était aussi le plaisir de retrouver tous les cousins, une sacrée colonie de vacances ...

De moi, le plus vieux, à Marie Ange la plus petite à l'époque, de nous courir après pour essayer de faire comme les grands ...

- De notre liberté, à Vaissac, on faisait un peu ce que l'on voulait, dans cette grande ferme, avec ses vallons et ses forêts, ou l'aventure se renouvelait chaque été ...

Nos balades à travers la campagne environnante, le retour incertain en suivant les chiens qui eux connaissaient le chemin.

- Ce fameux pigeonnier, qui nous regardait depuis pas mal d'année sur la colline d'en face, le jour où l'on s'est décidé d'y aller, tous en file indienne, moi en tête avec une perche cloutée de bouvier que j'avais trouvée dans une grange. Eric qui s'est fait courser par une couleuvre de belle taille, la débandade ... Mais le but fut atteint, mais c'était juste un pigeonnier ... ;o(

Le ruisseau en bas du terrain que l'on s'amusait à traverser.

- La pierre de meule dans la cour avec ce bout de métal qui dépassait au-dessus, la foudre qui l'a touché un soir d'orage, le bruit et l'éclair, nous a tous scotchés.

- La glycine en forme de tonnelle, de la forge, cet endroit interdit, mais vu le matériel, les outils en vrac et la noirceur de cette pièce, maintenant je pense que c'était justifié et qu'il avait raison ...

- La cabane au pied du chêne à côté de la maison, les tunnels taillés dans les ronces, passages réservés aux enfants et aux chiens, les adultes étant trop grands pour y passer ...

- Le moissonnage du blé, de l'avoine, surtout l'avoine, on adorait grimpé dans les remorques et se coucher dans le grain, mais pour l'avoine, on s'en rappellera longtemps, c'est horrible comme ça gratte après ...

- La garde des moutons avec les chiens, les après-midi à leur courir après.

- La corvée de ramassage des cornichons qui poussaient un peu trop vite à notre goût.

La mise en cageot, et la récompense pour l'un de nous, la possibilité de conduire le tracteur à côté de Pépé jusqu'au chêne situé à la croisée de la route goudronnée et le chemin de la ferme, cette planche en guise d'étagère ou les cageots étaient entreposés, attendant la collecte de la coopé.

La maison de la Vieille dame (dont j'ai oublié son nom) en contrebas de la route , où l'on s'arrêtait pour lui dire bonjour, elle nous répondait en patois, nos drôles de tête de ne rien comprendre faisait rire le grand père.

- Et un été, (avec gilles et Eric) il nous a aidé à construire un chariot pour dévaler les pentes des routes alentours, et comme on trouvait que ça n'avancait pas assez vite, on le tirait avec un vélo, jusqu'à la gamelle d'Eric... Bizarre c'est toujours à lui que ça arrive ...Engueulade de mamie, avec surenchère de Pépé ... ca a dû nous calmer.

- Toujours les 3 loustics, on faisait style Koh-Lenta, à toujours essayer de trouver un chemin le plus bizarre, on passait en rampant sous la route dans les buses des fossés, on allait déranger les chauves-souris , qui affolées nous passaient au ras de la tête. Encore de belles frayeurs.

- Pour revenir à la maison, le préau, la véranda, la grande salle avec l'horloge et cette immense cheminée qui n'a jamais servi. La salle de bain très petite avec cette baignoire sabot où, l'on passait tous par groupe de sexe et d'âge, pour économiser l'eau chaude ...

Ce couloir qui y menait avec ces fusils posés debout, dont un Mauser, fusil allemand, qui m'impressionnait à l'époque, il paraît qu'il était un bon tireur en Tunisie, et qu'il a gagné quelques concours d'après ses histoires...

- Et cette 403, qui nous trimbalait à la messe à Vaissac ... Je ne me rappelle plus si je l'ai vu conduire, je ne revois que Mamie toute petite derrière ce grand volant ...

- Mais les 3 souvenirs qui me reviennent les plus intenses, ces moments avec lui, tout seul, (je ne sais plus pourquoi)

Le premier c'est avec le tracteur FIAT à chenilles. Cette énorme machine dont j'avais du mal à escalader les chenilles pour aller dessus. De le conduire avec Pépé à côté pour passer les disques afin de retourner les chaumes en feux, sur les pentes des champs devant la maison. Etre au milieu des flammes, qui nous paraissaient immenses vu notre âge, quel souvenir !!! Et quelle fierté... Vis-à-vis des autres cousins ... ;o))

La deuxième est cette fois où je suis descendu au bout des chenilles, en me tenant au tuyau du pot d'échappement, bien sûr brûlant, la peau de ma main y est resté un peu collée, engueulade du grand père qui me répétait , « je te l'avais bien dit pourtant » de sa grosse voix ... Même pas mal !!!, Mais Mamie fut là pour me soigner.

Et pour finir, cette image de ce grand bonhomme, me tenant par la main, en remontant le long d'une haie que le feu des chaumes n'avait pas épargné. Son plaisir, c'était de ramasser les escargots fumants et de les gober encore tous moussants ... je n'ai pas voulu y goûter, j'aurai peut-être dû ...

Voilà un pan de notre jeunesse passée, beaucoup d'images sont là, un peu confuses et surtout difficiles à raconter. Mais il restera avec Mamie, un grand personnage, haut en couleur, qui restera dans nos mémoires ...

Thierry

Babette

Pépé tu es parti trop tôt! Tu ne m'as pas laissé le temps de faire le plein de souvenirs.

Je ne te voyais pas si souvent que ça! Quelques jours pendant les grandes vacances et lors de vos rares séjours à Bondoufle.

Si j'avais su!

A 11 ans, on vit dans l'insouciance, on ne pense pas que tout peut s'arrêter du jour au lendemain.

Mes souvenirs sont-ils réels, ou bien est-ce que je les ai créés par rapport aux histoires que j'ai entendues sur toi ? Est-ce que je vis ton souvenir par procuration? Je ne sais pas.

Il me reste des images, mais malheureusement je n'ai pas le son. Penser à toi, c'est comme un film muet, j'ai hélas oublié le timbre de ta voix. Des images me reviennent: Toi, sous la véranda à Vaisseau, nous accueillant avec un grand sourire quand nous arrivions du Ramier... Toi, en train de jouer à la belote avec nous.... en trichant parfois pour nous laisser gagner...Toi, assis à ton bureau à côté de la grande

horloge...Les champs autour de la maison...La grosse pierre posée au milieu de la cour...

Le bleu de tes yeux...Moi qui ne comprenais pas pourquoi les miens étaient si noirs...

Les journées trop courtes à jouer avec les cousins...Toi, la fois où tu es venu me chercher à l'école...J'étais tellement fière et heureuse quand je t'ai vu en train de m'attendre sur le trottoir.

Je me souviens aussi du courage et de la force dont Mamie a fait preuve, malgré son chagrin, quand tu nous a quittés pour toujours...!

Quels que soient mes souvenirs, tu es mon Pépé Jean à moi et tu le resteras toujours.

Où que tu sois, je t'embrasse et je te dis: « merci d'avoir été Toi. »

Surtout, sois rassuré, tu es un peu dans chacun de tes petits-enfants.

Babette

Gilles

Pépé Jean..., les souvenirs pour moi sont très diffus, mais j'arrive à me rappeler de quelques morceaux ou tranches de vie passées à tes côtés....

A l'inverse de Mamie, que nous avons pu accompagner jusqu'à la fin... tu es parti brutalement d'un week-end à l'autre tu étais parti... ... j'avais 13 ans...

Je n'avais pas voulu te voir sur ton lit de mort... je pense que j'avais peur... et peut être que je voulais garder de toi une image bien vivante....

(C'était bien en tout cas de m'avoir laissé le choix...)

Le week-end précédent, nous étions à Saint Germain chez tata Lucette, et tu m'as appris ce jour à jouer à la belote.... quelle rigolade, je n'avais pas encore saisi toutes les règles et tu a failli t'étrangler (et m'étrangler) quand j'ai pris avec le « 9 sec » (tous les amateurs de belote comprendront)... !!!! ... Le week-end suivant ... tu n'étais plus là.....

Dans mes yeux d'enfant, je vois ce grand bonhomme avec une canne. Il ne marchait pas trop vite, à cause de cette jambe cassée chez « Vendrame » qui avait du mal à guérir...

Assis devant l'entrée de l'étable, à Vaissac, tu t'occupais pas mal de nous, pour jouer, et nous fabriquer des fusil en roseaux(Je me souviens, encore aujourd'hui, comment faire)

Après, tout le reste n'est que flash, images, lieux

La pêche avec Manu dans une mare au milieu des champs chez « Dupré »...

je revois aussi ces personnes qui nous semblaient très âgées...

Le tracteur à chenille, dans la pente... dont je ne me souviens pas l'avoir vu marcher...

La vigne qui couvrait les apprentis, à droite en descendant vers la maison, avec les petits coqs qui s'y réfugiaient quand il faisait trop chaud...

Je me souviens aussi de la grosse horloge dans la salle à manger et de son « tic... tac ». Dans le fond, à gauche, c'était la grande chambre ou nous dormions. Une seule fenêtre l'éclairait et c'était quand même très sombre. La fenêtre donnait, sur la balançoire accrochée dans le grand chêne...

Je me souviens aussi avoir lu des « Don Camillo »... à Vaissac... j'avais adoré...

En fin de 4ème je devais travailler pendant les vacances(je pense que je n'avais pas du le faire assez pendant l'année scolaire). Pendant la sieste de Pépé et Mamie, dans la véranda, mon grand cousin Eric avait eu la patience de s'occuper de moi.

La fameuse cabane en paille construite avec les cousins, et dans laquelle nous avons dormi... Nous avons fabriqué des pièges pour nous rassurer en cas d'attaque...

L'aronde noire... envahie par les herbes...

Flora et Trompette les chiennes de la maison...En face de la maison s'étendait un paysage vallonné avec champs et forêts. Avec les cousins, un jour, nous étions partis en exploration, fiers d'entreprendre une telle expédition. Souvenir de bonheur, mais aussi souvenir de trouille à cause du serpent des chaumes dont Pépé nous avait parlé.

Le mausolée de « Caberta », monument érigé sur le lieu d'exécution de maquisards durant la seconde guerre mondiale.

Et bien sûr; je ne pourrais arrêter là, sans évoquer sur le grand pin parasol, avec ses branches et ses racines immenses... souvenir à jamais gravé dans ma mémoire...comme celui de Pépé...un grand gaillard, qui nous parlait gentiment, et jouait avec nous...

Tu es parti si vite et pourtant... je garde un beau souvenir de toi, peut être un peu trop idéalisé... mais bien présent dans mon cœur...

Gilles

Après avoir lu “ Gabriel, l’Africain ”, livre dans lequel je racontais l’histoire
de mon grand-père, mes enfants et mes amis m’ont dit :

“ Tu ne parles pas assez de ton père ”.

Ils avaient raison, et c’est pour cela, qu’après avoir laissé cette idée mûrir en moi,
j’ai décidé de me lancer dans cette nouvelle aventure...



Lucette BACH-MOREL